This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578785 7

STYLE
FRANÇAIS.

STYLE FRANÇAIS,

OU

MANIÈRE dont les différentes Passions et Affections du Cœur Humain ont été rendues par les meilleurs Auteurs de la Littérature Française.

AVEC DES NOTES

PAR C. J. CUNINGHAME,

Ci-devant Professeur de Langues vivantes au Collège Royal de Pavie.

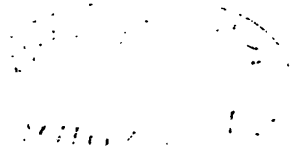
Je ne vous donne point d'autres règles pour bien écrire, que les livres bien écrits.
J. J. ROUSSEAU. *Nouv. Hél.*

SECONDE PARTIE.

STYLE FAMILIER.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK.

A GÊNES,
DE L'IMPRIMERIE D'YVES GRAVIER.
1808.



STYLE FRANÇAIS.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

FABLE.

Le Chêne un jour dit au Roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête ;
Cependant que mon front au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrais de l'orage ;

Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel : mais quittez ce souci;
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables :
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos :
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans (1)
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon; le Roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts. (2)

LA COURTISANNE AMOUREUSE.

CONTE.

Le jeune Amour, bien qu'il ait la façon
D'un Dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,

Fut de tout temps grand faiseur de miracles :
En gens coquets il change les Catons;
Par lui les sots deviennent des oracles;
Par lui les loups deviennent des moutons :
Il fait si bien que l'on n'est plus le même.
Témoin Hercule, et témoin Polyphême,
Mangeurs de gens : l'un, sur son roc assis,
Chantait aux vents ses amoureux soucis;
Et, pour charmer sa nymphe joliette,
Taillait sa barbe, et se mirait dans l'eau;
L'autre changea sa massue en fuseau
Pour le plaisir d'une jeune fillette.
J'en dirais cent : Boccace en rapporte un,
Dont j'ai trouvé l'exemple peu commun.
C'est de Chimon, jeune homme tout sauvage,
Bien fait de corps, mais ours quant à l'esprit,
Amour le lêche, et tant, qu'il le polit.
Chimon devint un galant personnage.
Qui fit cela? Deux beaux yeux seulement.
Pour les avoir aperçus un moment,
Encore à peine, et voilés par le somme,
Chimon aima; puis devint honnête homme :
Ce n'est le point dont il s'agit ici.

Je veux conter comme une de ces femmes
Qui font plaisir aux enfans sans souci

Put en son cœur loger d'honnêtes flammes.
Elle était fière, et bizarre sur-tout;
On ne savait comme en venir à bout.
Rome, c'était le lieu de son négoce;
Mettre à ses pieds la mître avec la crosse,
C'était trop peu : les simples monseigneurs
N'étaient d'un rang digne de ses faveurs.
Il lui fallait un homme du conclave,
Et des premiers, et qui fût son esclave;
Et même encor il y profitait peu,
A moins que d'être un cardinal neveu.
Le pape enfin, s'il se fût piqué d'elle,
N'aurait été trop bon pour la donzelle.
De son orgueil ses habits se sentaient;
Force brillans sur sa robe éclataient,
La chamarrure avec la broderie.
Lui voyant faire ainsi la renchérie,
Amour se mit en tête d'abaisser
Ce cœur si haut; et, pour un gentilhomme
Jeune, bienfait, et des mieux mis de Rome,
Jusques au vif il voulut la blesser.
L'adolescent avait pour nom Camille,
Elle, Constance. Et bien qu'il fût d'humeur
Douce, traitable, à se prendre facile,
Constance n'eut sitôt l'amour au cœur,
Que la voilà craintive devenue.

Elle n'osa déclarer ses désirs
D'autre façon qu'avecque des soupirs.
Auparavant pudeur ni retenue,
Ne l'arrêtaient; mais tout fut bien changé.
Comme on n'eût cru qu'Amour se fût logé
En cœur si fier, Camille n'y prit garde.
Incessamment Constance le regarde;
Et puis soupirs, et puis regards nouveaux:
Toujours rêveuse au milieu des cadeaux:
Sa beauté même y perdit quelque chose;
Bientôt le lis l'emporta sur la rose.

Avint qu'un soir Camille régala
Des jeunes gens; il eut aussi des femmes:
Constance en fut. La chose se passa
Joyeusement; car peu d'entre ces dames
Étaient d'humeur à tenir des propos
De sainteté ni de philosophie:
Constance seule, étant sourde aux bons mots,
Laissait railler toute la compagnie.
Le souper fait, chacun se retira.
Tout dès l'abord Constance s'éclipsa,
S'allant coucher en certaine ruelle.
Nul n'y prit garde; et l'on crut que chez elle,
Indisposée, ou de mauvaise humeur,
Ou pour affaire, elle était retournée.
La compagnie étant donc retirée

Camille dit à ses gens, par bonheur,
Qu'on le laissat, et qu'il voulait écrire.
Le voilà seul, et comme le désire
Celle qui l'aime, et qui ne sait comment
Ni l'aborder, ni par quel compliment
Elle pourra lui déclarer sa flamme.
Tremblante enfin, et par nécessité
Elle s'en vient. Qui fut bien étonné,
Ce fut Camille : Hé quoi! dit-il, Madame,
Vous surprenez ainsi vos bons amis!
Il la fit seoir, et puis s'étant remis :
Qui vous croyait, reprit-il, demeurée ?
Et qui vous a cette cache montrée ?
L'Amour, dit-elle. A ce seul mot sans plus
Elle rougit; chose que ne font guère
Celles qui sont prêtresses de Vénus :
Le vermillon leur vient d'autre manière.
Camille avait déjà quelque soupçon
Que l'on l'aimait : il n'était si novice,
Qu'il ne connût ses gens à la façon.
Pour en avoir un plus certain indice,
Et s'égayer, et voir si ce cœur fier
Jusques au bout pourrait s'humilier,
Il fit le froid. Notre amante en soupire;
La violence enfin de son martyre
La fait parler. Elle commence ainsi :

Je ne sais pas ce que vous allez dire
De voir Constance oser venir ici
Vous déclarer sa passion extrême.
Je ne saurais y penser sans rougir ;
Car du métier de nymphe me couvrir,
On n'en est plus dès le moment qu'on aime.
Puis, quelle excuse ! Hélas ! si le passé
Dans votre esprit pouvait être effacé !
Du moins, Camille, excusez ma franchise :
Je vois fort bien que, quoi que je vous dise,
Je vous déplais. Mon zèle me nuira :
Mais, nuise ou non, Constance vous adore :
Méprisez-la, chassez-la, battez-la ;
Si vous pouvez faites lui pis encore ;
Elle est à vous. Alors le jouvenceau :
Critiquer gens m'est, dit-il, fort nouveau ;
Ce n'est mon fait ; et toutefois, Madame,
Je vous dirai tout net que ce discours
Me surprend fort, et que vous n'êtes femme
Qui dût ainsi prévenir mes amours.
Outre le sexe, et quelque bienséance
Qu'il faut garder, vous vous êtes fait tort.
A quel propos toute cette éloquence ?
Votre beauté m'eut gagné sans effort,
Et de son chef. Je vous le dis encor,
Je n'aime point qu'on me fasse d'avance.

Ce propos fut à la pauvre Constance
Un coup de foudre. Elle reprit pourtant :
J'ai mérité ce mauvais traitement ;
Mais, ose-t-on vous dire sa pensée ?
Mon procédé ne me nuirait pas tant,
Si ma beauté n'était point effacée.
C'est compliment ce que vous m'avez dit ;
J'en suis certaine, et lis dans votre esprit :
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.
D'où me vient-il ? Je m'en rapporte à vous.
N'est-il pas vrai que naguère, entre nous,
A mes appas chacun rendait hommage ?
Ils sont éteints ces dons si précieux :
L'amour que j'ai m'a causé ce dommage.
Je ne suis plus cette belle à vos yeux :
Si je l'étais, je serais assez sage.
Nous parlerons bientôt de ce point-là,
Dit le galant ; il est tard ; et voilà
Minuit qui sonne ; il faut que je me couche.
Constance crut qu'elle aurait la moitié
D'un certain lit que d'un œil de pitié
Elle voyait : mais d'en ouvrir la bouche,
Elle n'osa, de crainte de refus.
Le compagnon, feignant d'être confus,
Se tut long-temps ; puis dit : Comment ferai-je ?
Je ne me puis tout seul déshabiller.

Eh bien ! Monsieur, dit-elle, appellerai-je?
Non, reprit-il, gardez-vous d'appeller;
Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous voie,
Ni qu'en ma chambre une fille de joie
Passe la nuit au su de tout mes gens.
Cela suffit, Monsieur, répartit-elle.
Pour éviter ces inconvéniens,
Je me pourrais cacher en la ruelle :
Mais faisons mieux, et ne laissons venir
Personne ici ; l'amoureuse Constance
Veut aujourd'hui de laquais vous servir :
Accordez-lui pour toute récompense
Cet honneur-là. Le jeune homme y consent.
Elle s'approche; elle le déboutonne;
Touchant sans plus à l'habit, et n'osant
Du bout du doigt toucher à la personne.
Ce ne fut tout; elle le déchaussa.
Quoi! de sa main? Quoi! Constance elle-même?
Qui fut-ce donc? Est-ce trop que cela ?
Je voudrais bien déchausser ce que j'aime.
Le compagnon dans le lit se plaça,
Sans la prier d'être de la partie.
Constance, crut dans le commencement,
Qu'il la voulait éprouver seulement;
Mais tout cela passait la raillerie.
Pour en venir au point plus important :

Il fait, dit-elle, un temps froid comme glace;
Où me coucher ?

CAMILLE.

Par-tout où vous voudrez.

CONSTANCE.

Quoi ! sur ce siège ?

CAMILLE.

Eh bien ! non; vous viendrez
Dedans mon lit.

CONSTANCE.

Délacez-moi, de grâce.

CAMILLE.

Je ne saurais, il fait froid; je suis nu;
Délacez vous. Notre amante ayant vu,
Près du chevet, un poignard dans sa gaîne,
Le prend, le tire, et coupe ses habits,
Corps piqué d'or, garnitures de prix;
Ajustemens de princesse et de reine;
Ce que les gens en deux mois à grand'peine
Avaient brodé, périt en un moment;
Sans regretter ni plaindre aucunement
Ce que le sexe aime plus que sa vie.
Femmes de France, en feriez-vous autant ?
Je crois que non; j'en suis sûr, et partant
Cela fut beau sans doute en Italie.

La pauvre amante approche en tapinois,
Croyant tout fait, et que pour cette fois
Aucun bizarre et nouveau stratagême
Ne viendrait plus son aise reculer.
Camille dit : c'est trop dissimuler;
Femme qui vient se produire elle-même
N'aura jamais de place à mes côtés :
Si bon vous semble allez vous mettre aux pieds.
Ce fut bien là qu'une douleur extrême
Saisit la belle; et si lors, par hasard,
Elle avait eu dans ses mains le poignard,
C'en était fait, elle eût de part en part
Percé son cœur. Toutefois l'espérance,
Ne mourut pas encor dans son esprit.
Camille était trop connu de Constance;
Et que ce fut tout de bon qu'il eût dit
Chose si dure, et pleine d'insolence,
Lui qui s'était jusque-là comporté
En homme doux, civil, et sans fierté,
Cela semblait contre toute apparence.
Elle va donc en travers se placer
Aux pieds du Sire, et d'abord les lui baise,
Mais point trop fort, de peur de le blesser.
On peut juger si Camille était aise.
Quelle victoire! Avoir mis à ce point
Une beauté si superbe et si fière!

Une beauté! je ne la décris point,
Il me faudrait une semaine entière.
On ne pouvait reprocher seulement
Que la pâleur à cet objet charmant;
Pâleur encor dont la cause était telle
Qu'elle donnait du lustre à notre belle.
Camille donc s'étend, et, sur son sein
Pour qui l'ivoire aurait eu de l'envie,
Pose ses pieds, et sans cérémonie
Il s'accommode, et s'en fait un coussin;
Puis feint qu'il cède au charmes de Morphée.
Par les sanglots notre amante étouffée
Lâche la bonde aux pleurs cette fois-là,
Ce fut la fin. Camille l'appella
D'un ton de voix qui plut fort à la belle.
Je suis content, dit-il, de votre amour.
Venez, venez, Constance; c'est mon tour.
Elle se glisse; et lui, s'approchant d'elle :
M'avez-vous cru si dur et si brutal,
Que d'avoir fait tout de bon le sévère?
Dit-il d'abord; vous me connaissez mal :
Je vous voulais donner lieu de me plaire.
Or bien je sais le fond de votre cœur;
Je suis content, satisfait, plein de joie,
Comblé d'amour; et que votre rigueur,
Si bon lui semble, à son tour se déploie :

Elle le peut; usez en librement.
Je me déclare aujourd'hui votre amant,
Et votre époux; et ne sais nulle dame,
De quelque rang ou beauté que ce soit.
Qui vous valût pour maîtresse et pour femme;
Car le passé rappeller ne se doit
Entre nous deux. Une chose ai-je à dire,
C'est qu'en secret il nous faut marier.
Il n'est besoin de vous spécifier
Pour quel sujet; cela vous doit suffire.
Même il est mieux de cette façon-là;
Un tel hymen à des amours ressemble :
On est époux et galant tout ensemble.
L'histoire dit que le drôle ajouta :
Voulez-vous pas, en attendant le prêtre,
A votre amant vous fier aujourd'hui?
Vous le pouvez, je vous réponds de lui;
Son cœur n'est pas d'un perfide et d'un traître.
A tout cela Constance ne dit rien :
C'était tout dire; il le reconnut bien,
N'étant novice en semblables affaires.
Quant au surplus ce sont de tels mystères
Qu'il n'est besoin d'en faire le récit.
Voilà comment Constance réussit.

Or faites-en, nymphes, votre profit.

Amour en a dans son académie,
Si l'on voulait venir à l'examen,
Que j'aimerais, pour un pareil hymen,
Mieux que mainte autre à qui l'on se marie.
Femme qui n'a filé toute sa vie
Tâche à passer bien des choses sans bruit;
Témoin Constance, et tout ce qui s'ensuit :
Noviciat d'épreuves un peu dures.
Elle en reçut abondamment le fruit :
Nonnes je sais qui voudraient, chaque nuit,
En faire un tel à toutes aventures.

Ce que possible on ne croira pas vrai,
C'est que Camille, en caressant la belle,
Des dons d'Amour lui fit goûter l'essai.
L'essai? je faux : Constance en était-elle
Aux élémens? Oui, Constance en était
Aux élémens. Ce que la belle avait
Pris et donné de plaisirs en sa vie,
Compter pour rien jusqu'alors se devait.
Pourquoi cela? Quiconque aime le die. (3)

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.

FABLE.

PERRETTE, sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre (3) à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas;
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre Laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait; en employait l'argent;
Achetait un cent d'œufs; faisait triple couvée:
La chose allait à bien par son soin diligent.
Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il était, quant je l'eus (4), de grosseur raisonnable:
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est (5), une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?

Perrette là-dessus saute aussi, transportée:
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La Dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait;
On l'appela *le Pot au lait.*

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne?
Pichrocole (6), Pyrrhus (7), la Laitière, enfin tous,
Autant les sagesque les fous.
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux:
Une flatteuse erreur emporte alors nos ames;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi;
On m'élit Roi, mon peuple m'aime;
Les diadêmes vont sur ma tête pleuvant:
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même;
Je suis Gros-Jean comme devant. (8)

LE DIABLE DE PAPEFIGUIÈRE.

CONTE.

Maître François dit que Papimanie
Est un pays où les gens sont heureux;
Le vrai dormir ne fut fait que pour eux:
Nous n'en avons ici que la copie.
Et, par Saint Jean! si Dieu me prête vie,
Je le verrai ce pays où l'on dort.
On y fait plus, on n'y fait nulle chose:
C'est un emploi que je recherche encor.
Ajoutez-y quelque petite dose
D'amour honnête, et puis me voilà fort.
Tout au rebours, il est une province
Où les gens sont haïs, maudits, de Dieu:
On les connaît à leur visage mince;
Le long dormir est exclus de ce lieu.
Partant, lecteurs, si quelqu'un se présente
A vos regards, ayant face riante,
Couleur vermeille, et visage replet,
Taille non pas de quelque mingrelet,
Dire pourrez, sans que l'on vous condamne:
Cettui me semble, à le voir, Papimane.

Si, d'autre part, celui que vous verrez
N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais,
Sans hésiter, qualifiez cet homme
Papefiguier. Papefigue se nomme
L'île et province où les gens autrefois
Firent la figue au portrait du saint père :
Punis en sont; rien chez eux ne prospère.
Ainsi nous l'a conté maître François.
L'île fut lors donnée en apanage
A Lucifer; c'est sa maison des champs.
On voit courir par tout cet héritage
Ses commensaux, rudes à pauvres gens,
Peuple ayant queue, ayant cornes et griffes,
Si maints tableaux ne sont point apocryphes.
Avint un jour qu'un de ces beaux messieurs
Vit un manant rusé, des plus trompeurs,
Herser un champ, dans l'île dessusdite.
Bien paraissait la terre être maudite,
Car le manant avec peine et sueur
La retournait, et faisait son labeur.
Survint un diable, à titre de seigneur,
Ce diable était des gens de l'évangile,
Simple, ignorant, à tromper très-facile,
Bon gentilhomme, et qui, dans son courroux,
N'avait encor tonné que sur les choux:
Plus ne savait apporter de dommage.

Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage
N'est mon talent ; je suis un diable issu
De noble race, et qui n'a jamais su
Se tourmenter ainsi que font les autres.
Tu sais, vilain, que tous ces champs sont nôtres ;
Ils sont à nous dévolus par l'édit
Qui mit jadis cette île en interdit.
Vous y vivez dessous notre police :
Partant, vilain, je puis avec justice
M'attribuer tout le fruit de ce champ ;
Mais je suis bon, et veux que dans un an
Nous partagions sans noise et sans querelle.
Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux ?
Le manant dit : Monseigneur, pour le mieux,
Je crois qu'il faut les couvrir de touzelle,
Car c'est un grain qui vient fort aisément.
Je ne connais ce grain-là nullement,
Dit le lutin. Comment dis-tu ?... Touzelle ?...
Mémoire n'ai d'aucun grain qui s'appelle
De cette sorte : or remplis-en ce lieu.
Touzelle soit, touzelle, de par Dieu !
J'en suis content. Fais donc vîte, et travaille ;
Manant, travaille ; et travaille, vilain :
Travailler est le fait de la canaille.
Ne t'attends pas que je t'aide un seul brin,
Ni que par moi ton labeur se consomme :

Je t'ai jà dit que j'étais gentilhomme,
Né pour chommer, et pour ne rien savoir.
Voici comment ira notre partage :
Deux lots seront, dont l'un, c'est à savoir
Ce qui hors terre et dessus l'héritage
Aura poussé, demeurera pour toi;
L'autre dans terre est réservé pour moi.

L'août arrivé, la touzelle est sciée;
Et tout d'un temps sa racine arrachée;
Pour satisfaire au lot du diableteau.
Il y croyait la semence attachée,
Et que l'épi, non plus que le tuyau,
N'était qu'une herbe inutile et séchée.
Le laboureur vous la serra très-bien.
L'autre au marché porta son chaume vendre :
On le hua, pas un n'en offrit rien :
Le pauvre diable était prêt à se pendre.
Il s'en alla chez son co-partageant :
Le drôle avait la touzelle vendue,
Pour le plus sûr, en gerbe, et non battue,
Ne manquant pas de bien cacher l'argent.
Bien le cacha; le diable en fut la dupe.
Coquin, dit-il, tu m'as joué d'un tour;
C'est ton métier : je suis diable de cour,
Qui, comme vous, à tromper ne s'occupe.

Quel grain veux-tu semer pour l'an prochain?
Le manant dit : Je crois qu'au lieu de grain,
Planter me faut ou navets ou carottes :
Vous en aurez, monseigneur, pleines hottes,
Si mieux n'aimez raves dans la saison.
Raves, navets, carottes, tout est bon,
Dit le lutin; mon lot sera hors terre;
Le tien dedans. Je ne veux point de guerre
Avecque toi, si tu ne m'y contrains.
Je vais tenter quelques jeunes nonnains.
L'auteur ne dit ce que firent les nonnes.
Le temps venu de recueillir encor,
Le manant prend raves belles et bonnes;
Feuilles sans plus tombent pour tout trésor
Au diableteau, qui, l'épaule chargée,
Court au marché. Grande fut la risée;
Chacun lui dit son mot cette fois-là :
Monsieur le diable, où croît cette denrée?
Où mettrez-vous ce qu'on en donnera?
Plein de courroux, et vuide de pécune,
Léger d'argent, et chargé de rancune,
Il va trouver le manant, qui riait
Avec sa femme, et se solaciait.
Ah! par la mort! par le sang! par la tête!
Dit le démon; il le paîra, parbleu!
Vous voici donc, Phlipot, la bonne bête!

Çà, çà, galons-le en enfant de bon lieu.
Mais il vaut mieux remettre la partie;
J'ai sur les bras une dame jolie,
A qui je dois faire franchir le pas:
Elle le veut, et puis ne le veut pas.
L'époux n'aura dedans la confrairie
Sitôt un pied, qu'à vous je reviendrai,
Maître Phlipot, et tant vous galerai,
Que ne jouerez ces tours de votre vie.
A coups de griffe il faut que nous voyions
Lequel aura de nous deux belle amie,
Et jouira du fruit de ces sillons.
Prendre pourrais d'autorité suprême
Touzelle et grain, champ et rave, enfin tout;
Mais je les veux avoir par le bon bout.
N'espérez plus user de stratagême.
Dans huit jours d'hui je suis à vous, Phlipot;
Et touchez là, ceci sera mon arme.
Le villageois, étourdi du vacarme,
Au farfadet ne put répondre un mot.
Perrette en rit: c'était sa ménagère;
Bonne galande en toutes les façons,
Et qui sut plus que garder les moutons,
Tant qu'elle fut en âge de bergère.
Elle lui dit: Phlipot, ne pleure point;
Je veux d'ici renvoyer de tout point

Ce diableteau : c'est un jeune novice
Qui n'a rien vu ; je t'en tirerai hors :
Mon petit doigt saurait plus de malice,
Si je voulais, que n'en sait tout son corps.
Le jour venu, Phlipot, qui n'était brave,
Se va cacher, non point dans une cave,
Trop bien va-t-il se plonger tout entier
Dans un profond et large bénitier.
Aucun démon n'eût su par où le prendre,
Tant fût subtil ; car d'étoles, dit-on,
Il s'affubla le chef pour s'en défendre,
S'étant plongé dans l'eau jusqu'au menton.
Or le laissons, il n'en viendra pas faute.
Tout le clergé, chante autour, à voix haute,
Vade retro. Perrette cependant
Est au logis le lutin attendant.
Le lutin vient : Perrette échevelée
Sort, et se plaint de Phlipot, en criant :
Ah! le bourreau! le traître ! le méchant!
Il m'a perdue, il m'a toute affolée !
Au nom de Dieu, monseigneur, sauvez-vous ;
A coups de griffe, il m'a dit en courroux
Qu'il se devait contre votre excellence
Battre tantôt, et battre à toute outrance,
Pour s'éprouver, le perfide m'a fait
Cette balafre. A ces mots au follet

Elle fait voir... Et quoi? ... Chose terrible:
Le diable en eut une peur tant horrible,
Qu'il se signa, pensa presque tomber:
Onc n'avait vu, ne lu, n'ouï conter
Que coups de griffe eussent semblable forme.
Bref, aussitôt qu'il aperçût l'énorme
Solution de continuité,
Il demeura si fort épouvanté,
Qu'il prit la fuite, et laissa là Perrette.
Tous les voisins chommèrent la défaite
De ce démon; le clergé ne fut pas
Des plus tardifs à prendre part au cas. (9)

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

FABLE.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeller par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie :
Les tourterelles se fuyaient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune :
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être, il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le Berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi
Car on doit souhaiter, selon toute justice,

Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? non, non : vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.
Et quant au Berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire,
Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir,
On n'osa trop approfondir,
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses :
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : j'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit puisqu'il faut parler net;
A ces mots on cria haro (10) sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc (11), prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir. (12)

LE REQUIN.

CONTE.

Muse, de grâce, au fait et point d'exorde.
Des écumeurs, gens sans miséricorde,
Firent descente à je ne sais quel port,
Et tout de suite y descendit la mort,
L'affreux dégât, le viol équivoque,
Qu'Agnès redoute et dont Barbe se moque,
L'ardente soif du sang et du butin,
Tant d'autres maux, le sacrilège enfin;
Péché mignon des ames scélérates.
Ce dernier-ci conduisit les pirates
Dans un couvent de pères cordeliers;
Châsses, ensensoirs, croix, soleils, chandeliers,

Vases sacrés, tout fut de bonne prise ;
Burettes, brocs, le cellier et l'église,
Tout fut pillé. Notez que les vauriens
N'étaient pourtant Juifs ni Turcs, mais chrétiens,
En qui peut-être eût agi le scrupule,
S'ils n'avaient pas, dans plus d'une cellule,
Trouvé de quoi se dire : eh ! ventrebleu !
N'en ayons point, puisqu'ils en ont si peu !

Quoi trouvé donc? Quoi?... Gentilles commères,
Que sur la nef on mène avec les pères,
Pour y passer le temps dorénavant,
Eux à ramer, elles, comme au couvent.
Père Grichard, bilieuse pécore,
Prêche et fulmine en pieux matamore ;
Père Grichard est traité d'étourneau,
Et pour réponse on vous le jette à l'eau.
D'autres encor de prêcher ont la rage
Et préchaient donc, mais sur un ton plus sage,
Quand le plus fier de tous les ouragans,
Mieux que sermons convertit nos brigands.
Les voilà tous devenus des Panurges, (13)
Se fiant moins à Dieu, qu'aux Thaumaturges (14),
Et promettant chandelle à tous les saints
Du paradis, et lieux circonvoisins.

Tout l'équipage est aux pieds de la chiourme,

On crie, on pleure, on sanglotte, on se gourme :
Meâ culpâ, mon père, mon mignon,
Ce n'est pas moi, c'était mon compagnon!
Moines de dire, en faisant grise mine :
Punition et vengeance divine!
Le bon larron, contrit comme à la croix
De se vouer à Monsieur Saint-François,
S'il en échappe. A l'instant le temps change;
Vous eussiez dit que sur l'aile d'un ange
Le séraphique avait dit : *Quos ego.*
Le ciel reprend l'azur et l'indigo;
L'eau reverdit, et sa claire surface
S'applanissant, redevient une glace.
Tout rentre enfin dans son premier état,
Tout, j'y comprends l'ame du scélérat.
Il rit du vœu formé pendant l'orage;
Le capitaine en absout l'équipage,
Réunissant les deux pouvoirs en soi,
Et sur son bord étant pontife et roi.
Buvons, rions, chantons, dit le corsaire,
Frappe, Comite, et vogue la galère.

Les penaillons disaient : vous avez tort,
On fait la figue au Saint plus près du port;
De Pharaon tel était le vertige;
Moïse aussi coup sur coup le fustige.

Le chef repart : qu'on ait tort ou raison,
Ramez, faquins, belle comparaison
De fouet à fouet : la verge de Moïse,
Et le cordon de Saint-François d'Assise !

Trois jours avaient coulé sans accidens :
Le quatrième, ainsi qu'entre leurs dents
Les gris-vêtus priaient leur patriarche
De se venger en purifiant l'arche,
L'un d'eux soudain s'écrie : ah ! le voilà !
Qui ? Saint-François ! où ? sur l'eau, là-bas, là !
Tenez, voyez, vis-à-vis de la poupe.
Sur le tillac aussitôt l'on s'attroupe :
Oui, c'est, dit-on, vraiment un Cordelier !
C'en est bien un ! le fait est singulier !
En pleine mer, un homme et, n'en déplaise,
Qui paraît même être là fort à l'aise !
C'est, s'écriait un moinillon fervent,
C'est ce grand Saint, qu'à la merci des vents,
Prêts à périr, ingrats, vous réclamâtes !
Mon œil d'ici distingue les stigmates.
Je vois, je vois l'ange exterminateur,
Tremblez, méchans ! La frocaille en tumulte
Passait déjà de l'espoir à l'insulte :
La soldatesque incertaine et tout bas
Se demandait : l'est-ce ? ne l'est-ce pas ?

La nuit laissait leur ame irrésolue,
L'Indévot crut avoir eu la berlue;
Et du soleil attendit le retour.
Le soleil luit : on revoit tout le jour
Le même objet à pareille distance;
Jà le relaps incline à pénitence.
C'est Saint-François! Qui pourrait-ce être donc?
Voilà des gens pénauds, s'il en fut onc.
Le commandant, dont la visière est nette,
Pour le plus sûr, met l'œil à la lunette,
Et dit : ma foi, vous ne vous trompez point;
Je vois capuce et froc, c'est de tout point
Un Cordelier bien vif, bien à la nage;
Il veut venir sans doute à l'abordage :
Il faut l'attendre : holà! hô! le grapin!
Chacun se signe, au cri du turlupin;
D'horreur le poil en dresse à tout son monde;
L'objet s'enfonce et disparaît sous l'onde.
S'élève alors un vent plus que gaillard,
Et, fut-ce un coup du ciel ou du hasard,
Vous en allez savoir le pour et contre.
Dont au plus près le nageur se remontre;
Le harpon tombe, accroche, et tire... qui?
Etait-ce bien un Cordelier? Nenni :
Car de par Dieu, sa mère et Saint-Antoine,
Jamais l'habit ne fit si peu le moine.

C'était au vrai l'habit d'un franciscain,
Mais sous lequel ne gissait qu'un requin,
Poisson goulu, vorace, anthropophage,
Poisson béant, poisson pour tout potage;
Mais un poisson froqué! Par quel hasard?
Vous avez vu noyer père Grichard:
Figurez-vous ce requin qui le gobe,
Non pas avec, mais par-dessous la robe;
Des pieds au col tantôt il fut grugé;
Et là du tronc la tête prit congé.
Le froc alors présentant l'ouverture,
Avait du monstre embéguiné la hure;
Et de ce jour, quêteur humble et gourmand,
Frère requin suivait le bâtiment. (15)

LES DEUX PIGEONS.

FABLE.

DEUX pigeons s'aimaient d'amour tendre:
L'un deux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.

L'autre

L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel. Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor si la saison s'avançait davantage!
Attendez les zéphyrs : qui vous presse? un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je : il pleut;
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte et le reste ?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur.
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite.
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère.
Je le désennuirai : quiconque ne voit guère,
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là, telle chose m'advint :
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.

Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita la pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie :
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs
Les menteurs et traîtres appâts.
Le lacs était usé; si bien que de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin.
Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure :
Mais un frippon d'enfant, cet âge est sans pitié,
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à-moitié
La volatile malheureuse,

Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pié,
Demi-morte et demi-boiteuse
Droit au logis s'en retourna.
Que bien, que mal elle arriva]
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau.
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux,
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers sermens.
Hélas! quand reviendront de semblables momens!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmans
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète!
Ah! si mon cœur osait encore se renflammer!

Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer? (16)

A M. DE COULANGES.

Paris, le 15 *Décembre* 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouie, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie; enfin, une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie Madame de Rohan et Madame de Hauterive; une chose enfin qui se fera Dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue; une chose qui se fera Dimanche et qui ne sera peut-être pas faite Lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire, devinez-la, je vous le

donne en trois ; *jetez-vous votre langue aux chiens?* Hé bien, il faut donc vous le dire. Monsieur de Lauzun épouse Dimanche au Louvre, devinez qui ? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en six, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : voilà qui est bien difficile à deviner ; c'est Madame de la Valière : point du tout, Madame. C'est donc Mademoiselle de Retz : point du tout ; vous êtes bien provinciale. Ah! vraiment nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est Mlle Colbert ; encore moins. C'est assurément Mademoiselle de Créqui : vous n'y êtes pas ; il faut donc à la fin vous le dire : il épouse Dimanche au Louvre, avec la permission du Roi ; Mademoiselle, Mademoiselle de..., Mademoiselle, devinez le nom; il épouse Mademoiselle, la grande Mademoiselle, Mademoiselle, fille de feu MONSIEUR d'Eu, Mademoiselle, petite-fille d'HENRI IV, Mademoiselle d'Eu, Mademoiselle de Dombes, Mademoiselle de Montpensier, Mademoiselle d'Orléans, Mademoiselle, cousine germaine du Roi, Mademoiselle destinée au trône, Mademoiselle, le seul parti de la France qui fût digne de MONSIEUR. Voilà un beau sujet de discourir; si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on

se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous. Adieu, les lettres qui seront portées par cet ordinaire, vous feront voir si nous disons vrai ou non. (17)

ÉLÉGIE POUR M. FOUQUET.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, Nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que l'Anqueuil (18) enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera pas vos larmes innocentes :
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes:
Chacun attend de vous ce devoir généreux;
Les destins sont contens, Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère au bords de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux Autels.
Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême!
Que vous le trouveriez différent de lui-même!

Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits,
Les soucis dévorans, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans les palais des rois cette plainte est commune.
On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune;
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstans;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien mal-aisé de régler ses désirs:
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière.
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière,
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte,
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte?
Ha! Si ce faux éclat n'eut pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour.

Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocens entretiens,
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers. Oronte nous appelle:
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmans appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage.
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage.
Du titre de clément rendez-le ambitieux :
C'est par-là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie :
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur.
La plus belle victoire et de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence.
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux. (19)

A MADAME DE GRIGNAN.

Paris, le 30 Novembre 1672.

L'Archevêque de Rheims revenait hier fort vîte de Saint-Germain ; c'était comme un tourbillon. Il croit bien être grand seigneur, mais ses gens le croient encore plus que lui ; ils passaient au travers de Nanterre ; *tra, tra, tra ;* ils rencontrent un homme à cheval ; *gare, gare ;* ce pauvre homme veut se ranger ; son cheval ne veut pas ; et enfin le carosse et les six chevaux renversent cul par-dessus tête le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et tellement par-dessus, que le carosse en fut versé, et renversé. En même-temps l'homme et le cheval au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais de l'Archevêque, et le cocher, et l'Archevêque lui-même se mettent à crier : *Arrête, arrête, ce coquin, qu'on lui donne cent coups.* L'Archevêque en racontant ceci disait : si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras, et coupé les oreilles. (20)

DESCRIPTION DE LA CHASSE DU CERF.

.... Du cor bruyant j'entends déjà les sons ;
L'ardent coursier déjà sent tressaillir ses veines,
Bat du pied, mord le frein, sollicite les rênes.
A ces apprêts de guerre, au bruit des combattans,
Le cerf frémit, s'étonne et balance long-temps.
Doit-il loin des chasseurs prendre son vol rapide ?
Doit-il leur opposer son audace intrépide ?
De son front menaçant ou de ses pieds légers
A qui se fiera-t-il dans ses pressans dangers ?
Il hésite long-temps : la peur enfin l'emporte ;
Il part, il court, il vole : un moment le transporte
Bien loin de la forêt et des chiens et du cor.
Le coursier libre enfin, s'élance et prend l'essor ;
Sur lui l'ardent chasseur part comme la tempête,
Se penche sur ses crins, se suspend sur sa tête.
Il perce les taillis, il rase les sillons,
Et la terre sous lui roule en noirs tourbillons.

Cependant le cerf vole, et les chiens sur sa voie
Suivent les corps légers que le vent leur envoie,
Par tout où sont ses pas sur le sable imprimés,
Ils attachent sur eux leurs naseaux enflammés ;
Alors le cerf tremblant, de son pied qui les guide,

Maudit l'odeur traîtresse et l'empreinte perfide.
Poursuivi, fugitif, entouré d'ennemis,
Enfin, dans son malheur, il songe à ses amis.
Jadis de la forêt, dominateur superbe,
S'il rencontre des cerfs errant en paix sur l'herbe,
Il vient au milieu d'eux, humiliant son front,
Leur confier sa vie, et cacher son affront.
Mais, hélas! chacun fuit sa présence importune
Et la contagion de sa triste fortune:
Tel un flatteur délaisse un prince infortuné.
Banni par eux il fuit, il erre abandonné:
Il revoit ces grands bois, si chers à sa mémoire
Où cent fois il goûta les plaisirs et la gloire,
Quand les bois, les rochers, les antres d'alentour
Répondaient à ses cris et de guerre et d'amour,
Et qu'en sultan superbe à ses jeunes maîtresses
Sa noble volupté partageait ses caresses.
Honneur, empire, amour, tout est perdu pour lui.
C'est en vain qu'à ses maux prêtant un noble appui,
D'un cerf tout jeune encor la confiante audace
Succède à ses dangers et s'élance à sa place;
Par les chiens vétérans le piége est éventé.
Du son lointain des cors bientôt épouvanté,
Il part, rase la terre; ou, vieilli dans la feinte,
De ses pas en sautant il interrompt l'empreinte;
Ou tremblant et tapi loin des chemins frayés,

Veille et promène au loin ses regards effrayés,
S'éloigne, redescend, croise et confond sa route.
Quelquefois il s'arrête, il regarde, il écoute;
Et des chiens, des chasseurs, de l'écho des forêts
Déjà l'affreux concert le frappe de plus près.
Il part encor, s'épuise encore en ruses vaines :
Mais déjà la terreur court dans toutes ses veines,
Chaque bruit est pour lui l'annonce de son sort,
Chaque arbre un ennemi, chaque ennemi la mort.
Alors, las de traîner sa course vagabonde,
De la terre infidèle il s'élance dans l'onde,
Et change d'élément sans changer de destin.
Avide et réclamant son barbare festin,
Bientôt vole après lui, de sueur dégoûtante,
Brûlante de fureur et de soif haletante,
La meute aux cris aigus, aux yeux étincelans.
L'onde à peine suffit à leurs gosiers brûlans :
Mais à leur fier instinct d'autres besoins commandent
C'est du sang qu'ils ont soif, c'est du sang qu'ils demandent.
Alors désespéré, sans amis, sans secours,
A la fureur enfin sa faiblesse a recours,
Hélas! pourquoi faut-il qu'en ruses impuissantes
Le frayeur ait usé ses forces languissantes!
Et que n'a-t-il plutôt, écoutant sa valeur,
Par un noble combat illustré son malheur!
Mais enfin, las de perdre une inutile adresse,

Terrible, il se ranime, il s'avance, il se dresse;
Soutient seul mille assauts; son généreux courroux
Réserve aux plus vaillans ses plus terribles coups.
Sur lui seul à la fois tous ses ennemis fondent;
Leurs morsures, leurs cris, leur rage, se confondent.
Il lutte, il frappe encor; effort infructueux!
Hélas! que lui servait son port majestueux,
Et sa taille élégante et ses rameaux superbes,
Et ses pieds qui volaient sur la pointe des herbes!
Il chancèle, il succombe, et deux ruisseaux de pleurs
De ses assassins même attendrissent les cœurs (21).

A MADAME DE GRIGNAN.

Paris, le 28 Août 1675.

Si l'on pouvait écrire tous les jours, je m'en accommoderais fort bien : je trouve même quelquefois le moyen de le faire, quoique mes lettres ne partent pas; mais le plaisir d'écrire est uniquement pour vous; car à tout le reste du monde on voudrait avoir écrit, et c'est parce qu'on le doit. Vraiment, ma fille, je m'en vais bien vous parler encore de Monsieur de Turenne. Madame d'Elbeuf qui demeure

pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux, afin de parler de leur affliction ; Madame de la Fayette y était ; nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu ; les yeux ne nous séchèrent pas. Madame d'Elbeuf avait un portrait divinement bien fait de ce héros, dont tout le train était arrivé à onze heures ; ces pauvres gens déjà tout habillés de deuil, ne faisaient que pleurer : il vint trois gentilshommes qui pensèrent mourir de voir ce portrait ; c'étaient des cris qui faisaient fendre le cœur ; il ne pouvaient prononcer une parole ; ses valets de chambre, ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout était fondu en larmes, et faisait fondre les autres. Le premier qui fut en état de parler, répondit à nos tristes questions : nous nous fîmes raconter sa mort. Il voulait se confesser, et en se cachotant il avait donné les ordres pour le soir, et devait communier le lendemain Dimanche, qui était le jour qu'il croyait donner la bataille. Il monta à cheval à deux heures le Samedi, après avoir mangé ; et comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, demeurez là : vous „ ne faites que tourner autour de moi, vous „ me feriez reconnaître. „ Monsieur Hamilton,

qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit : « Monsieur, venez par ici, on tirera du „ côté où vous allez. Monsieur, *lui dit-il ;* vous „ avez raison ; je ne veux point du tout être „ tué aujourd'hui ; cela sera le mieux du monde.„ Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : « Monsieur, jetez les yeux sur cette bat- „ terie que je viens de faire placer là.„ Monsieur de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme qui le regardait toujours, ne le voit point tomber ; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf ; il était penché le nez sur l'arçon : dans ce moment le cheval s'arrête : le Héros tombe entre les bras de ses gens ; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée ; on crie, on pleure ; M. Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf qui s'était jeté sur ce corps, qui ne voulait pas le quitter, et qui se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie, on le garde à petit bruit ; un carosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là

où Monsieur de Lorges, Monsieur de Roye, et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les Officiers pourtant avaient des écharpes de crêpe : tous les tambours en étaient couverts, ils ne battaient qu'un coup; les piques traînantes et les mousquets renversés; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter, sans que l'on en soit ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser; Monsieur de Roye tout blessé s'y fit porter; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier *(de Grignan)* était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une désolation, et par-tout où il a passé, on n'entendait que des clameurs : mais à Langres ils se sont surpassés; ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple; tout le clergé en cérémonie; il y eut un service solemnel dans la ville; et en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et

et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire ? Il arrive à Saint-Denis ce soir; tous ses gens l'allaient reprendre à deux lieues d'ici; il sera dans une chapelle en dépôt; on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame qui sera solennel. Voilà quel fut le divertissement que nous eûmes ; nous dînâmes, comme vous pouvez penser, et jusqu'à quatre heures nous ne fîmes que soupirer. Le cardinal de Bouillon parla de vous, et répondit que vous n'auriez point évité cette triste partie, si vous aviez été ici; je l'assurai fort de votre douleur; il vous fera réponse et à Monsieur de Grignan; il me pria de vous dire mille amitiés, et à la bonne d'Elbeuf qui perd tout, aussi bien qu'à son fils. Voilà une belle chose de m'être embarquée à vous conter ce que vous saviez déjà : mais ces originaux m'ont frappée, et j'ai été bien aise de vous faire voir que voilà comme on oublie M. de Turenne en ce pays-ci. (22)

DESCRIPTION

DES ENVIRONS DE LONDRES.

A peine l'alouette, à la voix matinale,
A du printemps dans l'air gazouillé le retour,
Soudain, du long ennui de ce pompeux séjour (23),
Où la vie est souffrante, où des foyers sans nombre,
Mêlant aux noirs brouillards leur vapeur lente et sombre,
Par ces canaux fumeux élancés dans les airs,
S'en vont noircir le ciel de la nuit des enfers,
Tout sort de Kinsengton (24), tout cherche la montagne;
La splendeur de la ville étonne la campagne;
Tout ce peuple paré, tout ce brillant concours,
Le luxe du commerce et le faste des cours;
Les harnais éclatans, ces coursiers dont l'audace
Du barbe généreux trahit la noble race,
Mouillant le frein d'écume, inquiets, haletans,
Pleins des feux du jeune âge et des feux du printemps,
Le hardi cavalier qui, plus prompt que la foudre,
Part, vole, et disparaît dans des torrens de poudre;
Les rapides wiskis, les magnifiques chars,
Ces essaims de beautés dont les groupes épars,
Tels, que dans l'Elysée, à travers les bocages,
Des fantômes légers glissent sous les ombrages,

D'un long et blanc tissu rasant le vert gazon ;
L'enfant, emblême heureux de la jeune saison,
Qui, gai comme zéphyr et frais comme l'aurore,
Des roses du printemps en jouant se colore ;
Le vieillard dont le cœur se sent épanouir,
Et d'un beau jour encor se hâte de jouir;
La jeunesse en sa fleur et la santé riante,
Et la convalescence à la marche tremblante,
Qui pâle et faible encor, vient, sous un ciel vermeil,
Pour la première fois, saluer le soleil.
Quel tableau varié ! je vois sous ces ombrages
Tous les états unis, tous les rangs, tous les âges;
Ici, marche entouré d'un murmure d'amour,
Ou l'orateur célèbre ou le héros du jour;
Là, c'est le noble chef d'une illustre famille,
Une mère superbe et sa modeste fille,
Qui, mêlant à la grace un trouble intéressant,
Semble rougir de plaire et plaît en rougissant;
Tandis que, tressaillant dans l'ame maternelle,
L'orgueil jouit tout bas d'être éclipsé par elle.
Plus loin un digne anglais, bon père, heureux époux,
Chargé de son enfant et fier d'un poids si doux,
Le dispute aux baisers d'une mère chérie,
Et semble avec orgueil l'offrir à la patrie.
Voyez ce couple aimable, enfoncé dans ces bois;
Là, tous deux ont aimé pour la première fois,

Et se montrent la place où, dans un trouble extrême,
L'un deux, en palpitant, prononça : je vous aime ;
Là, deux bons vieux amis vont discourant entr'eux ;
Ailleurs un étourdi qu'emporte un char poudreux,
Jette, en courant, un mot que la rapide roue
Laisse bientôt loin d'elle et dont zéphyr se joue.
On se cherche, on se mêle, on se croise au hasard ;
On s'envoie un salut, un sourire, un regard ;
Cependant à travers le tourbillon qui roule,
Plus d'un grave penseur, isolé dans la foule,
Va poursuivant son rêve, ou peut-être un banni,
A l'aspect de ce peuple heureux et réuni,
Qu'un beau site, un beau jour, un beau spectacle attire,
Se souvient de Longchamps, se recueille et soupire. (25)

LETTRE DE VOLTAIRE

A SA MAJESTÉ FRÉDERIC II.

A Paris, ce 7 Janvier 1744.

SIRE,

JE reçois à la fois de quoi faire tourner plus d'une tête ; une ancienne lettre de votre Majesté,

datée du 29 novembre ; deux médailles qui représentent au moins une partie de cette physionomie de roi et d'homme de génie, le portrait de sa Majesté la reine mère, celui de madame la princesse *Ulrique;* et enfin pour comble de faveurs, des vers charmans du grand *Fréderic*, qui commencent ainsi :

Quitterez-vous bien sûrement?
L'empire de Midas, votre ingrate patrie?

M. le marquis de *Fénélon* avait tous ces trésors dans sa poche, et ne s'en est défait que le plus tard qu'il a pu. Il a traîné la négociation en longueur, comme s'il avait eu affaire à des hollandais. Enfin me voilà en possesion; j'ai baisé tous les portraits; madame la princesse *Ulrique* en rougira si elle veut.

Il est fort insolent de baiser sans scrupule
De votre auguste sœur les modestes appas :
Mais les voir, les tenir, et ne les baiser pas,
Cela serait trop ridicule.

J'en ai fait autant, Sire, à vos vers dont l'harmonie et la vivacité m'ont fait presque autant d'effet que la miniature de son Altesse royale. Je disais :

Quel est cet agréable son?
D'où vient cette profusion
De belles rimes redoublées?
Par qui les muses appélées
Ont-elles quitté l'Hélicon?
Est-ce Bernard, mon compagnon,
Qui de fleurs sème les allées
Des jardins du sacré vallon?
Est-ce l'architecte Amphion,
Par qui les pierres assemblées
S'arrangent sous son violon?
Est-ce le charmant Arion
Chantant sur les plaines salées?
C'est mon prince ou c'est Apollon. (26)

LE MARIAGE.

A mon avis, l'hymen et ses liens
Sont les plus grands ou des maux ou des biens.
Point de milieu : l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage
Quand le rapport des esprits et des cœurs,
Des sentimens, des goûts et des humeurs,

Serre ces nœuds tissus par la nature,
Que l'amour ferme et que l'honneur épure.
Dieu! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant!
Votre maison, vos gens votre livrée,
Tous vous retrace une image adorée;
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union si chère,
Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre.
Mais tristement vendre, par un contrat,
Sa liberté, son nom et son état
Aux volontés d'un maître despotique,
Dont on devient le premier domestique,
Se quereller ou s'éviter le jour,
Sans joie à table et la nuit sans amour,
Trembler toujours d'avoir une faiblesse,
Y succomber ou combattre sans cesse,
Tromper son maître ou vivre sans espoir
Dans les langueurs d'un importun devoir,
Gémir, sécher dans sa douleur profonde,
Un tel hymen est l'enfer de ce monde. (27)

LETTRE DE FRÉDERIC II

A VOLTAIRE.

Du 7 Avril 1744.

. . . . . .

. . . . . .

ENFIN, malgré que j'en aie, voilà des vers que votre *Apollon* m'arrache. Encore s'il m'inspirait!

Votre Mérope m'a été rendue, et j'ai fait la commission de l'auteur en distribuant son livre. Je ne m'étonne point du succès de cette pièce. Les corrections que vous y avez faites, la rendent, par la sagesse, la conduite, la vraisemblance et l'intérêt, supérieure à toutes vos autres pièces de théâtre, quoique Mahomet ait plus de force, et Brutus de plus beaux vers.

Ma sœur *Ulrique* voit votre rêve (28) accompli en partie; un roi la demande pour épouse; les vœux de toute la nation Suédoise sont pour elle. C'est un enthousiasme et un fanatisme auquel ma tendre amitié pour elle a

été obligée de céder. Elle va dans un pays où ses talens lui feront jouer un grand et beau rôle.

Dites, s'il vous plaît, à *Rothembourg*, si vous le voyez, que ce n'est pas bien à lui de ne me point écrire depuis qu'il est à Paris. Je n'entends non plus parler de lui que s'il était à Pékin. Votre air de Paris est comme la fontaine de Jouvence, et vos voluptés comme les charmes de *Circé;* mais j'espère que *Rothembourg* échappera à la métamorphose.

Adieu, admirable historien, grand poëte, charmant auteur de cette Pucelle, invisible et triste prisonnière de *Circé;* adieu à l'amant de la cuisinière de *Valori*, de madame *du Châtelet* et de ma sœur. Je me recommande à la protection de tous vos talens, et sur-tout de votre goût pour l'étude, dont j'attends mes plus doux et plus agréables amusemens. (29)

FRÉDERIC.

LE MONDAIN.

Regrettera qui veut le bon vieux temps,
Et l'âge d'or, et le règne d'Astrée,
Et les beaux jours de Saturne et de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parens;
Moi, je rends grâce à la nature sage,
Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos tristes frondeurs:
Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, et même la mollesse,
Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,
La propreté, le goût, les ornemens:
Tout honnête homme a de tels sentimens.
Il est bien doux pour mon cœur très-immonde
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mère des arts et des heureux travaux,
Nous apporter de sa source féconde
Et des besoins et des plaisirs nouveaux.
L'or de la terre, et les trésors de l'onde,
Leurs habitans, et les peuples de l'air,
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.
O le bon temps que ce siècle de fer!
Le superflu, chose très-nécessaire,
A réuni l'un et l'autre hémisphère.

Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux
Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens nés aux sources du Gange;
Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans,
Nos vins de France enivrent les sultans?
Quand la nature était dans son enfance,
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaissant ni le *tien* ni le *mien*.
Qu'auraient-ils pu connaître? ils n'avaient rien;
Ils étaient nus; et c'est chose très-claire
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
Sobres étaient : ah! je le crois encor;
Martialo n'est point du siècle d'or:
D'un bon vin frais ou la mousse ou la sève
Ne gratta point le triste gosier d'Ève.
La soie et l'or ne brillaient point chez eux :
Admirez-vous pour cela nos aïeux?
Il leur manquaient l'industrie et l'aisance :
Est-ce vertu? c'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que faisais-tu dans les jardins d'Eden?
Travaillais-tu pour ce sot genre humain?
Caressais-tu madame Ève ma mère?

Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs, et crasseux,
La chevelure assez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau bise et tannée.
Sans propreté, l'amour le plus heureux
N'est plus amour; c'est un besoin honteux.
Bientôt lassés de leur belle aventure,
Dessous un chêne ils soupent galamment
Avec de l'eau, du millet, et du gland;
Le repas fait, ils dorment sur la dure:
Voilà l'état de la pure nature.
Or, maintenant voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, soit dans Londres, ou dans Rome,
Quel est le train des jours d'un honnête homme?
Entrez chez-lui: la foule des beaux arts,
Enfans du goût, se montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante industrie
De ces dehors orna la symétrie;
L'heureux pinceau, le superbe dessin
Du doux Corrège et du savant Poussin,
Sont encadrés dans l'or d'une bordure;
C'est Bouchardon qui fit cette figure;
Et cet argent fut poli par Germain:
Des Gobelins l'aiguille et la teinture
Dans ces tapis surpassent la peinture.

Tous ces objets sont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillans de clartés.
De ce salon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux;
Je vois jaillir les bondissantes eaux.
Mais du logis j'entends sortir le maître.
Un char commode, avec grâces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maison roulante,
Moitié dorée, et moitié transparente:
Nonchalamment je l'y vois promené.
De deux ressorts la liante souplesse
Sur le pavé le porte avec mollesse.
Il court au bain : les parfums les plus doux
Rendent sa peau plus fraîche et plus polie.
Le plaisir presse : il vole au rendez-vous
Chez Camargo, chez Gaussin, chez Julie :
Il est comblé d'amour et de faveurs.
Il faut se rendre à ce palais magique
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.
Il va siffler quelque opéra nouveau,
Ou, malgré lui, court admirer Rameau.
Allons souper. Que ces brillans services,

Que ces ragoûts, ont pour moi de délices!
Qu'un cuisinier est un mortel divin!
Cloris, Églé, me versent de leur main
D'un vin d'Aï, dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler son bouchon :
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume pétillante
De nos Français est l'image brillante.
Le lendemain donne d'autres désirs,
D'autres soupers, et de nouveaux plaisirs.
Or maintenant, monsieur du Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
Votre Salente, et vos murs malheureux,
Où vos Crétois, tristement vertueux,
Pauvres d'effets, et riches d'abstinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance :
J'admire fort votre style flatteur,
Et votre prose, encor qu'un peu traînante;
Mais, mon ami, je consens de grand cœur
D'être fessé dans vos murs de Salente
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bon homme,
Jardin fameux par le diable et la pomme,
C'est bien en vain que, tristement séduits,
Huet, Calmet, dans leur savante audace,

Du paradis ont recherché la place :
Le paradis terrestre est où je suis. (30)

STANCES

AU ROI DE PRUSSE,

Pour en obtenir la grâce d'un Français détenu depuis long-temps dans les prisons de Spandau. (1744.)

Génie universel, âme sensible et ferme,
Grand homme, il est sous vous de malheureux mortels!
Mais quand à ses vertus on n'a point mis de terme,
On en met aux tourmens des plus grands criminels.

Depuis vingt ans entiers faut-il qu'on abandonne
Un étranger mourant au poids affreux des fers?
Pluton punit toujours, mais Jupiter pardonne :
N'imitez vous plus que le dieu des enfers?

Voyez autour de vous les prières tremblantes,
Filles du repentir, maîtresses des grands cœurs,
S'étonner d'arroser de larmes impuissantes
La généreuse main qui sécha tant de pleurs.

Ah! pourquoi m'étaler avec magnificence
Ce spectacle brillant où triompha Titus?
Pour embellir la fête égalez sa clémence,
Et l'imitez en tout, ou ne le vantez plus. (31)

DÉFENSE DU MONDAIN,

OU

L'APOLOGIE DU LUXE.

A TABLE hier, par un triste hasard,
J'étais assis près d'un maître cafard,
Lequel me dit : Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuisine
De Lucifer; et moi, prédestiné,
Je rirai bien quand vous serez damné. —
Damné! comment? pourquoi? — Pour vos folies,
Vous avez dit en vos œuvres non pies,
Dans certain conte en rimes barbouillé,
Qu'au paradis Adam était mouillé
Lorsqu'il pleuvait sur notre premier père;
Qu'Ève avec lui buvait de belle eau claire;
Qu'ils

Qu'ils avaient même, avant d'être déchus:
La peau tannée et les ongles crochus.
Vous avancez, dans votre folle ivresse,
Prêchant le luxe, et vantant la mollesse,
Qu'il vaut bien mieux, ô blasphêmes maudits!
Vivre à présent qu'avoir vécu jadis.
Par quoi, mon fils, votre muse pollue
Sera rôtie, et c'est chose conclue.
Disant ces mots, son gosier altéré
Humait un vin qui, d'ambre coloré,
Sentait encor la grappe parfumée,
Dont fut pour nous la liqueur exprimée;
Un rouge vif enluminait son teint.
Lors je lui dis : Pour dieu, monsieur le saint,
Quel est ce vin ? d'où vient-il, je vous prie ?
D'où l'avez-vous? —Il vient de Canarie;
C'est un nectar, un breuvage d'élu :
Dieu nous le donne, et Dieu veut qu'il soit bu.
—Et ce café, dont après cinq services,
Votre estomac goûte encor les délices?
— Par le seigneur il me fut destiné.
— Bon : mais avant que Dieu vous l'ait donné
Ne faut-il pas que l'humaine industrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie ?
La porcelaine, et la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté,

Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, et peinte, et diaprée :
Cet argent fin, ciselé, godronné,
En plat, en vase, en soucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde
Dans le Potose, au sein d'un nouveau monde.
Tout l'univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux,
Vous insultiez, pieux atrabilaire,
Au monde entier épuisé pour vous plaire.
O faux dévot, véritable mondain,
Connaissez-vous; et dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez sur-tout que le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit.
Cette splendeur, cette pompe mondaine,
D'un règne heureux est la marque certaine.
Le riche est né pour beaucoup dépenser;
Le pauvre est fait pour beaucoup amasser.
Dans ces jardins regardez ces cascades,
L'étonnement et l'amour des Naïades;
Voyez ces flots, dont les nappes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchissant;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde;
La terre en est plus belle et plus féconde :

Mais de ces eaux si la source tarit,
L'herbe est séchée, et la fleur se flétrit.
Ainsi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance :
Le goût du luxe entre dans tous les rangs;
Le pauvre y vit des vanités des grands;
Et le travail, gagé par la mollesse,
S'ouvre à pas lents la route à la richesse.
J'entends d'ici des pédants à rabats,
Tristes censeurs des plaisirs qu'ils n'ont pas,
Qui, me citant Denis d'Halicarnasse,
Dion, Plutarque, et même un peu d'Horace,
Vont criaillant qu'un certain Curius
Cincinnatus, et des consuls en *us*,
Bêchaient la terre au milieu des alarmes,
Qu'ils maniaient la charrue et les armes,
Et que les blés tenaient à grand honneur
D'être semés par la main d'un vainqueur.
—C'est fort bien dit, mes maîtres : je veux croire
Des vieux Romains la chimérique histoire.
Mais dites-moi, si les dieux, par hasard,
Faisaient combattre Auteuil et Vaugirard,
Faudrait-il pas, au retour de la guerre,
Que le vainqueur vînt labourer sa terre ?
L'auguste Rome, avec tout son orgueil,
Rome jadis était ce qu'est Auteuil.

Quand ces enfants de Mars et de Sylvie,
Pour quelque pré signalant leur furie,
De leur village allaient au champ de Mars,
Ils arboraient du foin pour étendards.
Leur Jupiter, au temps du bon roi Tulle,
Était de bois, il fut d'or sous Luculle.
N'allez donc pas, avec simplicité,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.
Oh, que Colbert était un esprit sage!
Certain butor conseillait, par ménage,
Qu'on abolit ces travaux précieux,
Des Lyonnais ouvrage industrieux.
Du conseiller l'absurde prud'hommie
Eût tout perdu par pure économie.
Mais le ministre, utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre état.
De tous nos arts il agrandit la source;
Et du Midi, du Levant, et de l'Ourse,
Nos fiers voisins, de nos progrès jaloux,
Payaient l'esprit qu'ils admiraient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit Paris, Pékin, ni Rome;
C'est Salomon, ce sage fortuné,
Roi philosophe, et Platon couronné,
Qui connut tout, du cèdre jusqu'à l'herbe.
Vit-on jamais un luxe plus superbe?

Il faisait naître au gré de ses désirs
L'argent et l'or, mais sur-tout les plaisirs.
Mille beautés servaient à son usage. —
Mille ? — On le dit : c'est beaucoup pour un sage.
Qu'on m'en donne une, et c'est assez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être sage ni roi.
Parlant ainsi, je vis que les convives
Aimaient assez mes peintures naïves :
Mon doux béat très-peu me répondait,
Riait beaucoup, et beaucoup plus buvait ;
Et tout chacun présent à cette fête
Fit son profit de mon discours honnête. (32)

FIGARO,

OU

LE DRÔLE DE GARÇON.

O Femme ! femme ! femme ! créature faible et décevante ! nul animal créé ne manque à son instinct, le tien est-il donc de tromper ? Elle me résistait lorsque je la pressais devant Ma-

dame la Comtesse, et c'était pour mieux me jouer! et la perfide riait en lisant ce fatal billet!... Non, Monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un riche seigneur, vous vous croyez tout permis. Un nom, un rang, des grandeurs, des richesses, tout cela vous rend fier. Qu'avez-vous fait pour tant de biens? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus : d'ailleurs homme assez ordinaire, tandis que moi, morbleu, jeté dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus d'intrigues, plus de calculs, seulement pour subsister, qu'il n'en faut pour gouverner, pendant cent ans, les Deux-Espagnes; et vous voulez joûter?... On vient... *(il cherche, il écoute)*... ce n'est personne ... la nuit est noire en diable, et moi je fais ici le sot rôle de mari, quoique je ne le sois encore qu'à moitié... *(il s'assied sur un banc de gazon, et ôte son manteau, ainsi que son chapeau. Après avoir paru quelque temps plongé dans ses réflexions, il rompt le silence.)* ... Est-il un sort plus bizarre que le mien? Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière plus honnête, et par tout je suis repoussé. J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur suffit, à peine, pour me

mettre à la main une lancette vétérinaire!... Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jete à corps perdu dans le théâtre : me fussé-je mis une corde au cou! je broche une comédie dans les mœurs du sérail; Auteur Espagnol, je crois pouvoir fronder en liberté Mahomet; aussitôt un envoyé de je ne sais où, se plaint que j'insulte dans ma pièce, la sublime Porte, une partie de la presqu'île des Indes, toute la Perse, la Chine, les royaumes de Tunis, Tripoli, Barca, Maroc et Alger : et voilà ma comédie flambée pour plaire aux princes Mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant, *chiens de chrétiens!* Ne pouvant avilir l'esprit, on le maltraite. Mes joues creusaient, mon heure était venue, je voyais déjà venir de loin l'affreux recors, la plume fichée dans la perruque... en frémissant, je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses, et comme il n'est pas besoin de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, je fais un livre sur la validité de l'argent, et sur son produit net... Alors, je vois, du fond d'un fiacre, baisser, pour moi, le pont d'un château fort, à la porte duquel je laisse l'espérance et la liberté ... *(il reste comme enseveli dans les réflexions : il se lève ensuite*

avec vivacité)..... Que je voudrais bien tenir un de ces puissans de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, lorsqu'une bonne disgrâce a mâté leur orgueil ... je leur dirais, que ces sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où on en gêne le cours; que sans la liberté d'écrire, il n'est pas d'éloge flatteur, et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits... Las de nourrir un pensionnaire obscur, on me met un jour dans la rue, et comme il faut dîner, quoique n'étant pas en prison, je taille de nouveau ma plume, et demande de quoi il s'agissait... on me dit que pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend jusqu'à la presse, et que, pourvu que je ne parle ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, ni des personnes qui tiennent à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous la direction néanmoins, de deux ou trois censeurs... Pour profiter de cette double liberté, j'écris de nouveau, et je fais un ouvrage périodique; et croyant ne marcher sur les brisées de personne, je l'intitule *Journal inutile* ... prrrr... : je vois s'élever, contre moi, mille

pauvres diables à la fois, qui se plaignent que je les réduis à la besace : on examine ma feuille, on la supprime, et me voilà derechef sans emploi. . . . Le désespoir m'allait saisir; on pense à moi pour une place; mais, malheureusement j'y étais propre; il fallait un calculateur, un danseur l'obtint. . . . . Il ne me restait plus qu'à voler; je me fis banquier de pharaon. Alors bonnes gens; je soupais en ville : les personnes, dites comme il faut, me recevaient chez elles, en retenant pour elles, les deux tiers du profit. C'est alors que je vis que, pour gagner du bien, le pouvoir vaut mieux que le savoir. J'aurais bien pu me remonter; mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête; il fallut bien périr encore. . . . Pour le coup je quittais le monde, et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un dieu bienfaisant me rappela à mon premier état. Je reprends ma trousse, et mon cuir anglais, et laissant la fumée aux sots qui s'en nourissent, et la honte en chemin comme trop lourde pour un piéton, je vais raser de ville en ville, et je retrouve enfin le bonheur. Un grand seigneur passe à Séville, me reconnaît, je le marie, et pour récompense de lui avoir donné sa femme, il veut intercepter la mienne. Oh! bizarre suite

d'événemens! lancé dans une carrière sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté a pu me le permettre; encore je dis ma gaieté sans savoir si elle est plus à moi que tout le reste; et qu'est-ce que ce moi dont je m'occupe? un composé de petits atômes, de molécules organisés, un petit être faible, que sais-je?.... Gouverné par les circonstances, maître ici, valet là, orateur selon le danger, poëte par occasion, musicien par délassement; laborieux par nécessité, mais paresseux!... avec délices: j'ai tout fait, tout vu, tout parcouru, et l'illusion s'est détruite. A la veille de me marier tous mes parens m'arrivent à-la-fois, grands débats à ce sujet, on ne veut pas me reconnaître; c'est lui, c'est moi; ce n'est pas lui; et qui donc?... Enfin tout s'éclaircit au moment où je crois être désabusé . . . désabusé!... Ah! Suzon! Suzon! que tu me causes de chagrins. *(Il se laisse aller sur un banc et demeure enseveli dans la plus profonde douleur).* (33)

A MADAME DENIS.

LA VIE DE PARIS ET DE VERSAILLES.

. . . . . .

Vivons pour nous, ma chère Rosalie;
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tienne lieu du reste des humains :
Ils sont si sots, si dangereux, si vains!
Ce tourbillon qu'on appelle le monde
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.
Après dîné, l'indolente Glycère
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire :
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où, montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières;
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, et sans repent déjà,
L'embrasse, et bâille, et puis lui dit : Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon âme;
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté.

Si ce ne sont ses paroles expresses
C'en est le sens. Quelques feintes caresses,
Quelques propos sur le jeu, sur le temps,
Sur un sermon, sur le prix des rubans,
Ont épuisé leurs ames excédées;
Elles chantaient déjà, faute d'idées;
Dans le néant leur cœur est absorbé,
Quand dans la chambre entre monsieur l'abbé,
Fade plaisant, galant escroc, et prêtre,
Et du logis pour quelques mois le maître.
Vient à la piste un fat en manteau noir
Qui se rengorge et se lorgne au miroir.
Nos deux pédants sont tous deux sûrs de plaire :
Un officier arrive et les fait taire,
Prend la parole, et conte longuement
Ce qu'à Plaisance eût fait son régiment
Si par malheur on n'eût pas fait retraite;
Il vous le mène au col de la Boquette;
A Nice, au Var, à Digne il le conduit :
Nul ne l'écoute, et le cruel poursuit.
Arrive Isis, dévote au maintien triste,
A l'air sournois; un petit janséniste,
Tout plein d'orgueil et de saint Augustin,
Entre avec elle en lui serrant la main.
D'autres oiseaux de différent plumage;
Divers de goût, d'instinct et de ramage,

En sautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuses voix ;
Et dans les cris de la folle cohue
La médisance est à peine entendue.
Ce chamaillis de cent propos croisés
Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
Un profond calme, un stupide silence
Succède au bruit de leur impertinence :
Chacun redoute un honnête entretien ;
On veut penser, et l'on ne pense à rien.
O roi David! ô ressource assurée!
Viens ranimer leur langueur désœuvrée;
Grand roi David, c'est toi dont les sixains
Fixent l'esprit et le goût des humains!
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maître ;
Femme sur-tout, chacun met son espoir
Dans tes cartons peints de rouge et de noir;
Leur ame vide est du moins amusée
Par l'avarice en plaisir déguisée.
De ces exploits le beau monde occupé
Quitte à la fin le jeu pour le soupé,
Chaque convive en liberté déploie
A son voisin son insipide joie.
L'homme machine, esprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte ses ressorts ;

Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public attends ta récompense.
Qui? le public, ce fantôme inconstant,
Monstre à cent voix, Cerbère dévorant,
Qui flatte et mord; qui dresse par sottise
Une statue, et par dégoût la brise!
Tyran jaloux de quiconque le sert,
Il profana la cendre de Colbert,
Et, prodiguant l'insolence et l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure;
Il juge, il loue, il condamne au hasard
Toute vertu, tout mérite, et tout art;
C'est lui qu'on vit, de critiques avide,
Déshonorer le chef-d'œuvre d'Armide,
Et pour Judith, Pirame, et Régulus,
Abandonner Phèdre et Britannicus;
Lui qui dix ans proscrivit Athalie;
Qui, protecteur d'une scène avilie,
Frappant des mains, bat à tort à travers
Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers.
Mais il revient, il répare sa honte;
Le temps l'éclaire: oui, mais la mort plus prompte
Ferme mes yeux dans ce siècle pervers
En attendant que les siens soient ouverts:
Chez nos neveux on me rendra justice;
Mais, moi vivant, il faut que je jouisse.

Quand

Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus?
L'ombre de Pope avec les Rois repose,
Un peuple entier fait son apothéose,
Et son nom vole à l'immortalité;
Quand il vivait il fut persécuté.
Ah! cachons-nous; passons avec les sages
Le soir serein d'un jour mêlé d'orages,
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de temps que me laissent les dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obscure;
Puissé-je vivre et mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas,
Loin du bigot dont la peur dangereuse
Corrompt la vie, et rend la mort affreuse! (34)

LE DOMESTIQUE DE MAROT. (35)

On dit bien vrai : la mauvaise fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en amène une,
Ou deux ou trois avec elle : vous, sire,
Votre cœur noble en saurait bien que dire;

Et moi chétif qui ne suis Roi ni rien,
L'ai éprouvé, et vous conterai bien,
Si vous voulez, comment vint la besogne.
J'avais un jour un valet de Gascogne,
Gourmand, ivrogne et assuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde,
Au demeurant le meilleur fils du monde.
Ce vénérable ilot fut averti
De quelque argent que m'aviez départi,
Et que ma bourse avait grosse apostume.
Il se leva plus tôt que de coutume,
Et me va prendre en tapinois icelle,
Puis vous la met très-bien sous son aisselle,
Argent et tout, cela se doit entendre,
Et ne crois pas que ce fut pour la rendre;
Car onc depuis n'en ai ouï parler.
Bref, le vilain ne s'en voulut aller
Pour si petit, mais encore il me happe
Saye et bonnets, chausses, pourpoint et cape.
De mes habits en effet il pilla
Tous les plus beaux, et puis s'en habilla
Si justement, qu'à le voir ainsi être,
Vous l'eussiez pris en plein jour pour son maître.
Finalement de ma chambre s'en va
Droit à l'étable, où deux chevaux trouva,

Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
Pique et s'en va ; pour abréger mon conte,
Soyez certain qu'au sortir de ce lieu,
N'oublia rien, fors de me dire adieu.
Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge,
Ledit valet monté comme un Saint-George,
Et vous laissa monsieur dormir son saoul,
Qui au réveil n'eût su finer d'un sou.
Ce monsieur-là; sire, c'était moi-même;
Qui, sans mentir : fus au matin bien blême,
Quand je me vis sans honnête vêture,
Et fort fâché de perdre ma monture
Mais pour l'argent que vous m'aviez donné,
Je ne fus point de le perdre étonné;
Car votre argent, très-débonnaire Prince,
S'il faut le dire, est sujet à la pince.
Bientôt après cette fortune-là
Une autre pire encore se mêla
De m'assaillir, et chaque jour m'assaut,
Me menaçant de me donner le saut,
Et de ce saut m'envoyer à l'envers
Rimer sous terre et y faire des vers.
C'est un longue et lourde maladie
De trois bons mois, qui m'a tout étourdie
La pauvre tête, et ne veut terminer,
Ains me contraint d'apprendre à cheminer,

Tant faible suis : bref, à ce triste corps
Dont je vous parle, il n'est demeuré, fors
Le pauvre esprit qui lamente et soupire,
Et en pleurant tâche à vous faire rire.
Voilà comment depuis neuf mois en çà
Je suis traité : or ce que me laissa
Mon larroneau, long-temps ce, l'ai vendu,
Et en sirops et juleps dépendu.
Ce néanmoins ce que je vous en mande
N'est pour vous faire ou requête ou demande.
Je ne veux point tant de gens ressembler,
Qui n'ont souci autre que d'assembler.
Tant qu'ils vivront, il demanderont eux;
Moi je commence à devenir honteux,
Et ne veux plus à vos dons m'arrêter.
Je ne dis pas; si voulez rien prêter,
Que ne le prenne : il n'est point de prêteur,
Quand il le veut, qui ne fasse un debteur.
Et savez vous, sire, comment je paie?
Nul ne le sait si premier ne l'essaie.
Vous me devrez, si je puis, du retour,
Et je vous veux faire encore un bon tour.
A celle fin qu'il n'y ait une faute nulle,
Je vous ferai une belle cédule,
A vous payer, sans usure s'entend,
Quand on verra tout le monde content;

Ou si voulez à payer ce sera
Quand votre los et renom cessera.
Je sais assez que vous n'avez pas peur
Que je m'enfuie ou que sois trompeur.
Mais il fait bon assurer ce qu'on prête.
Bref, votre paie, ainsi que je l'arrête,
Est aussi sûre, avenant mon trépas,
Comme avenant que je ne meure pas.
Avisez donc si vous avez désir
De me prêter : vous me ferez plaisir;
Car depuis peu j'ai bâti à Clément,
Là où j'ai fait un grand déboursement;
Et à Marot, qui est un peu plus loin,
Tout tombera qui n'en aura le soin.
Voilà le point principal de ma lettre;
Vous savez tout : il n'y faut plus rien mettre.
Rien mettre, las ! Certes et si ferai,
Disant, ô Roi ! amoureux des neuf Muses,
Roi en qui sont leurs sciences infuses,
Roi, plus que Mars d'honneur environné,
Roi, le plus Roi qui soit onc couronné,
Dieu tout puissant te doint, pour t'étrenner,
Les quatre coins du monde à gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine,
Que pour autant que sur tous en es digne. (36)

A MADAME DENIS.

SUR L'AGRICULTURE.

Qu'il est doux d'employer le déclin de son âge
Comme le grand Virgile occupa son printemps !
Du beau lac de Mantoue il aimait le rivage ;
Il cultivait la terre et chantait ses présens ;
Mais bientôt, ennuyé des plaisirs du village,
D'Alexis et d'Aminte il quitta le séjour,
Et malgré Mévius il parut à la cour.
C'est la cour qu'on doit fuir, c'est aux champs qu'il faut vivre.
Dieu du jour, dieu des vers, j'ai ton exemple à suivre
Tu gardas les troupeaux, mais c'était ceux d'un Roi,
Je n'aime les moutons que quand ils sont à moi ;
L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que le parc de Versaille et sa vaste étendue.
Le normand Fontenelle, au milieu de Paris,
Prêta des agrémens au chalumeau champêtre ;
Mais il vantait des soins qu'il craignait de connaître,
Et de ses faux bergers il fit de beaux esprits.
Je veux que le cœur parle, ou que l'auteur se taise :
Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
En fait de sentiment l'art n'a rien qui nous plaise ;

Ou chantez vos plaisirs, ou quittez les chansons;
Ce sont des faussetés, et non des fictions.
Mais quoi! loin de Paris se peut-il qu'on respire?
Me dit un petit-maître amoureux du fracas.
Les plaisirs dans Paris voltigent sur nos pas;
On s'oublie, on espère, on jouit, on désire;
Il nous faut du tumulte, et je sens que mon cœur,
S'il n'est pas enivré, va tomber en langueur.
Attends, bel étourdi, que les rides de l'âge
Mûrissent ta raison, sillonnent ton visage,
Que Gaussin t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi,
Qu'un Bernard t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite
T'ait noirci des poisons de sa langue maudite,
Qu'un opulent frippon, de ses pareils haï,
Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite;
Tu verras qu'il est bon de vivre enfin pour soi,
Et de savoir quitter le monde qui nous quitte.
Mais vivre sans plaisir, sans faste, sans emploi!
Succomber sous le poids d'un ennui volontaire!
De l'ennui! penses-tu que retiré chez toi,
Pour les tiens, pour l'état, tu n'as plus rien à faire?
La nature t'appelle, apprends à l'observer;
La France a des déserts, ose les cultiver;
Elle a des malheureux : un travail nécessaire,
Ce partage de l'homme et son consolateur,
En chassant l'indigence amène le bonheur;

Change en épis dorés, change en gras pâturages
Ces ronces, ces roseaux, ces affreux marécages.
Tes vassaux languissans qui pleuraient d'être nés,
Qui redoutaient sur-tout de former leurs semblables,
Et de donner le jour à des infortunés,
Vont se lier gaîment par des nœuds désirables.
D'un canton désolé l'habitant s'enrichit;
Turbilli dans l'Anjou t'imite et t'applaudit.
Bertin, qui dans son Roi voit toujours sa patrie,
Prête un bras secourable à ta noble industrie.
Trudaine sait assez que le cultivateur
Des ressorts de l'état est le premier moteur,
Et qu'on ne doit pas moins, pour le soutien du trône
A la faux de Cérès qu'au sabre de Bellone.
J'aime assez Saint-Benoît, il prétendit du moins
Que ses enfans tondus, chargés d'utiles soins,
Méritassent de vivre en guidant la charrue,
En creusant des canaux, en défrichant des bois;
Mais je suis peu content du bon-homme François :
Il crut qu'un vrai chrétien doit gueuser dans la rue
Et voulut que ses fils, robustes fainéans,
Fissent serment à Dieu de vivre à nos dépens.
Dieu veut que l'on travaille, et que l'on s'évertue,
Et le sot mari d'Eve au paradis d'Eden
Reçut un ordre exprès d'arranger son jardin;
C'est la première loi donnée au premier homme

Avant qu'il eût mangé la moitié de sa pomme.
Mais ne détournons point nos mains et nos regards
Ni des autres emplois, ni sur-tout des beaux-arts.
Il est des temps pour-tout; et lorsqu'en mes vallées,
Qu'entoure un long amas de montagnes pelées,
De quelques malheureux ma main sèche les pleurs,
Sur la scène à Paris j'en fais verser peut-être;
Dans Versaille étonné j'attendris de grands cœurs,
Et, sans croire rapprocher de Racine, mon maître,
Quelquefois je peux plaire, à l'aide de Clairon.
Au fond de son bourbier je fais rentrer Fréron.
L'archidiacre Trublet prétend que je l'ennuie,
La représaille est juste; et je sais à propos
Confondre les pervers et me moquer des sots.
En vain sur son crédit un délateur s'appuie;
Sous son bonnet quarré, que ma main jette à bas,
Je découvre en riant la tête de Midas.
J'honore Diderot malgré la calomnie;
Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie;
Les échos des rochers qui ceignent mon désert
Répètent après moi le nom de d'Alembert.
Un philosophe est ferme et n'a point d'artifice;
Sans espoir et sans crainte il sait rendre justice;
Jamais adulateur, et toujours citoyen,
A son prince attaché sans lui demander rien,
Fuyant des factions les brigues ennemies

Qui se glissent par fois dans nos académies.
Sans aimer Loyola, condamnant Saint-Médard,
Des billets qu'on exige il se rit à l'écart,
Et laisse aux parlemens à réprimer l'église.
Il s'élève à son Dieu quand il foule à ses pieds
Un fatras dégoûtant d'argumens décriés;
Et son ame inflexible au vrai seul est soumise.
C'est ainsi qu'on peut vivre à l'ombre de ses bois,
En guerre avec le sots, en paix avec soi-même,
Gouvernant d'une main le soc de Triptolème,
Et de l'autre essayant d'accorder sous ses doigts
La lyre de Racine et le luth de Chapelle.
O vous, à l'amitié dans tous les temps fidèle,
Vous qui, sans préjugés, sans vices, sans travers,
Embellissez mes jours ainsi que mes déserts,
Soutenez mes travaux et ma philosophie :
Vous cultivez les arts, les arts vous ont suivie.
Le sang du grand Corneille, élevé sous vos yeux,
Apprend par vos leçons à mériter d'en être.
Le père de Cinna vient m'instruire en ces lieux;
Son ombre entre nous trois aime encore à paraître ;
Son ombre nous console, et nous dit qu'à Paris
Il faut abandonner la place aux Scudéris. (37)

JEAN

QUI PLEURE ET QUI RIT.

Quelquefois le matin quand j'ai mal digéré,
Mon esprit abattu, tristement éclairé,
Contemple avec effroi la funeste peinture
Des maux dont gémit la nature :
Aux erreurs, aux tourmens le genre humain livré,
Les crimes, les fléaux de cette race impure
Dont le diable s'est emparé.
Je dis au mont Etna : Pourquoi tant de ravages
Et ces sources de feu qui sortent de tes flancs ?
Je redemande aux mers tous ces tristes rivages
Disparus autrefois sous leurs flots écumans ;
Et je dis aux tyrans :
Vous avez troublé le monde
Plus que les fureurs de l'onde,
Et les flammes des volcans.
Enfin, lorsque j'envisage
Dans ce malheureux séjour
Quel est l'horrible partage
De tout ce qui voit le jour,
Et que la loi suprême est qu'on souffre et qu'on meure,
Je pleure.

Mais lorsque sur le soir avec des libertins
Et plus d'une femme agréable
Je mange mes perdreaux, et je bois les bons vins
Dont monsieur d'Aranda vient de garnir ma table,
Quand, loin des fripons et des sots,
La gaîté, les chansons, les grâces, les bons mots,
Ornent les entremêts d'un souper délectable;
Quand, sans regretter mes beaux jours,
J'applaudis aux nouveaux amours
De Cléon et de sa maîtresse,
Et quand la charmante amitié,
Seul nœud dont mon cœur est lié,
Me fait oublier ma vieillesse,
Cent plaisirs renaissans réchauffent mes esprits :
Je ris.

Je vois, quoique de loin, les partis, les cabales
Qui soufflent dans Paris vainement agité
Des inimitiés infernales,
Et versent leur poison sur la société,
L'infâme calomnie avec perversité
Répand ses ténébreux scandales;
On me parle souvent du Nord ensanglanté,
D'un roi sage et clément chez lui persécuté,
Qui dans sa royale demeure
N'a pu trouver sa sûreté,

Que ses propres sujets poursuivent à toute heure :
Je pleure.

Mais si monsieur Terrai veut bien me rembourser,
Si mes prés, mes jardins, mes forêts s'embellissent,
Si mes vassaux se réjouissent
Et sous l'orme viennent danser;
Si par fois pour me délasser,
Je relis l'Arioste, ou même la Pucelle,
Toujours catin, toujours fidèle,
Ou quelque autre impudent dont j'aime les écrits:
Je ris.

Il le faut avouer, telle est la vie humaine :
Chacun a son lutin qui toujours le promène
Des chagrins aux amusemens.
De cinq sens tout au plus malgré moi je dépends.
L'homme est fait, je le sais, d'une pâte divine ;
Nous serons tous un jour des esprits glorieux ;
Mais dans ce monde-ci l'ame est un peu machine:
La nature change à nos yeux ;
Et le plus triste Héraclite,
Quand ses affaires vont mieux,
Redevient un Démocrite. (38)

L'ORAGE.

On voit à l'horizon de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrâsés:
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre;
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre.
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la Terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre.
Le nuage élargi les couvre de ses flancs;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlans.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre en grondant roule dans l'étendue.
Elle redouble, vole, éclate dans les airs:
Leur nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide,
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,

Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule consternée,
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas! d'un ciel en feu les globules glacés,
Écrasent en tombant les épis renversés.
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages.
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfans effrayés.
La foudre éclate, tombe, et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
Qui courent en torrens sur les plaines fécondes.
O récolte! ô moisson! tout périt sans retour:
L'ouvrage d'une année est détruit dans un jour. (39)

LES FORGES DE LEMNOS.

Dans ces antres fameux où Vulcain nuit et jour
Forge de Jupiter les foudroyantes armes,
Vénus faisait remplir le carquois de l'Amour;
Les grâces, les plaisirs, lui prêtaient tous leurs charmes;
Et son époux, couvert de feux étincelans,
Animait en ces mots les Cyclopes brûlans :

Travaillons, Vénus nous l'ordonne ;
Excitons ces feux allumés;
Déchaînons ces vents enfermés ;
Que la flamme nous environne :

Que l'airain écume et bouillonne,
Que mille dards en soient formés;
Que sous nos marteaux enflammés
A grand bruit l'enclume résonne.

Travaillons, Vénus nous l'ordonne,
Excitons ces feux allumés;
Déchaînons ces vents enfermés;
Que la flamme nous environne.

C'est ainsi que Vulcain, par l'amour excité,
Armait contre lui-même une épouse volage;
Quand le dieu Mars, encor tout fumant de carnage,
Arrive, l'œil en feu, le bras ensanglanté.
Que faites-vous, dit-il, de ces armes fragiles,
Fils de Junon, et vous, Chalybes assemblés ?
Est-ce pour amuser des enfans inutiles
Que cet antre gémit de vos coups redoublés?

Hâtez-vous de réduire en poudre
Ce fruit de vos travaux honteux :
Renoncez à forger la foudre,
Ou quittez ces frivoles jeux.

Mais,

Mais, tandis qu'il s'emporte en des fureurs si vaines,
Il se sent tout-à-coup frappé d'un trait vengeur.
Quel changement! quel feu répandu dans ses veines
Couvre son front guerrier de honte et de rougeur!
Il veut parler; sa voix sur ses lèvres expire :
Il lève au ciel les yeux, il se trouble, il soupire;
Toute sa fierté cède; et ses regards confus,
Par les yeux de l'Amour arrêtés au passage,
Achèvent de faire naufrage
Contre un sourire de Vénus.

Fiers vainqueurs de la terre,
Cédez à votre tour :
Le vrai dieu de la guerre
Est le dieu de l'amour.

N'offensez point sa gloire ;
Gardez de l'irriter :
C'est perdre la victoire
Que de la disputer.

Fiers vainqueurs de la terre,
Cédez à votre tour :
La vrai dieu de la guerre
Est le dieu de l'amour. (40)

LE CŒUR.

Le cœur est tout, disent les femmes;
Sans le cœur point d'amour, sans lui point de bonheur:
Le cœur seul est vaincu; le cœur seul est vainqueur.
Mais qu'est-ce qu'entendent les dames,
En nous parlant toujours du Cœur?
En y pensant beaucoup, je me suis mis en tête,
Que du sens littéral elles font peu de cas,
Et qu'on est convenu de prendre un mot honnête,
Au lieu d'un mot qui ne l'est pas.
Sur le lien des cœurs en vain Platon raisonne,
Platon se perd tout seul, et n'égare personne;
Raisonner sur l'amour, c'est perdre la raison;
Et dans cet art charmant la meilleure leçon,
C'est la nature qui la donne.
A bon droit nous la bénissons,
Pour nous avoir formé des cœurs de deux façons.
Car, que deviendraient les familles,
Si les cœurs des jeunes garçons
Etaient faits comme ceux des filles?
Avec variété nature les moula,
Afin que tout le monde en trouvât à sa guise;
Prince, manant, abbé, nonne, reine, marquise;

Celui qui dit *Sanctus*, celui qui crie *Allah*,
Le bonze, le rabbin, le carme, la sœur grise;
Tous reçurent un cœur; aucun ne s'en tint là.
C'est peu d'avoir chacun le nôtre :
Nous en cherchons par tout un autre.
Nature en fait de cœurs se prête à tous les goûts;
J'en ai vu de toutes les formes,
Grands, petits, minces, gros, médiocres, énormes;
Mesdames et Messieurs, comment les voulez-vous?
On fait par tout d'un cœur tout ce qu'on en veut faire:
On le prend, on le donne, on l'achète, on le vend,
Il s'élève, il s'abaisse, il s'ouvre, il se resserre,
C'est un merveilleux instrument :
J'en jouais bien dans ma jeunesse,
Moins bien pourtant que ma maîtresse.
O vous qui cherchez le bonheur,
Sachez tirer parti d'un cœur.

Un cœur est bon à tout, par tout on s'en amuse,
Mais, à ce joli petit jeu,
Au bout de quelque temps il s'use,
Et chacune et chacun finissent en tout lieu
Par en avoir trop ou trop peu.

Ainsi, comme un franc hérétique,
Je médisais de Dieu, de la terre et du ciel:

En amour j'étais tout physique.
C'est bien un point essentiel ;
Mais ce n'est pas le point unique.
Il est mille façons d'aimer ;
Et ce qui prouve mon système,
C'est que la bergère que j'aime
En a mille de me charmer :
Si de ces mille, ma bergère,
Par un mouvement généreux,
M'en cédait une pour lui plaire,
Nous y gagnerions tous les deux. (41)

A MADAME DE ***,

Qui m'avait demandé une déclaration d'amour en vers.

En fait d'amour, sans trop cuider de moi,
N'ai jusqu'ici passé pour malhabile.
Bien le connois, ce dieu sans foi, sans loi,
Qui, de plus belle et sans savoir pourquoi,
Veut prendre encor chez moi son domicile.
Point ne reçois tel hôte en ma maison,
Sous beau semblant, sous doucereux langage,

Cachant noirceur, méditant trahison;
Et plus ne suis à mon apprentissage,
Pour me laisser prendre comme un oison.
Partant, Philis, quand seriez moins cruelle,
Quand à mes yeux offririez plus d'appas;
Je vous l'ai dit, par moi ne verrez pas
De vos amans croître la kyrielle;
Fors en un cas, qui n'est que bagatelle :
Attendez-moi ce soir entre deux draps;
Là, sur ma foi, je vous croirai fidèle
Tant que serez, Philis, entre mes bras (42).

LA POLITIQUE.

Sous le puissant abri de son bras despotique (43)
Au fond du Vatican régnait la Politique,
Fille de l'intérêt et de l'ambition,
Dont naquirent la fraude et la séduction.
Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,
Accablé de soucis, paraît simple et tranquille;
Ses yeux creux et perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots.
Par ses déguisemens, à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse :

Le mensonge subtil qui conduit ses discours,
De la vérité même empruntant le secours,
Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures,
Et fait servir le ciel à venger ses injures. (44)

LA MOLLESSE.

L'AIR, qui gémit du cri de l'horrible déesse,
Va jusques dans Cîteaux réveiller la mollesse.
C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour.
Les plaisirs nonchalans folatrent à l'entour.
L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines;
L'autre broie en riant le vermillon des moines:
La volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le sommeil lui verse des pavots.
Ce soir plus que jamais en vain il les redouble.
La mollesse à ce bruit se réveille, se trouble,
Quand la nuit, qui déjà va tout envelopper,
D'un funeste récit vient encore la frapper:
Lui conte du prélat l'entreprise nouvelle.
Aux pieds des murs sacrés d'une sainte chapelle,
Elle a vu trois guerriers ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épais.
La discorde en ces lieux menace de s'accroître.
Demain avec l'aurore un lutrin va paraître,

Qui doit y soulever un peuple de mutins.
Ainsi le ciel l'écrit au livre des destins.
A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant, et d'une faible voix,
Laisse tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois.
O nuit, que m'as-tu dit? Quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre?
Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les Rois s'honoraient du nom de fainéans,
S'endormaient sur le trône, et me servant sans honte,
Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte?
Aucun soin n'approchait de leur paisible cour.
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur leur trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix:
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace.
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir;

Loin de moi son courage entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerais à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
. . . . . .
Du moins ne permets pas . . . La mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort. (45)

LE FANATISME.

Il vient, le Fanatisme est son horrible nom :
Enfant dénaturé de la religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et nourri dans son sein, l'embrasse et le déchire.
C'est lui qui dans Raba, sur les bords de l'Arnon,
Guidait les descendans du malheureux Ammon,
Lorsqu'à Moloch leur dieu, des mères gémisssantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain :
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui, de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.

France, dans tes forêts il habita long-temps ;
A l'affreux Teutatès il offrit ton encens.
Tu n'as pas oublié ces sacrés homicides
Qu'à tes indignes dieux présentaient tes Druïdes.
Du haut du Capitole, il criait aux païens :
Frappez, exterminez, déchirez les Chrétiens.
Mais lorsqu'au fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise,
Et dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit persécuteurs.
Dans Londre il a formé la secte turbulente,
Qui sur un roi trop faible a mis sa main sanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux
Ces bûchers solennels, où des Juifs malheureux,
Sont, tout les ans, en pompe envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres. (46)

LA JALOUSIE.

Psyché parlant de ses parens à l'Amour, celui-ci s'en irrite ; la jeune fille lui demande s'il est jaloux des liens du sang, l'Amour répond :

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature,
Les rayons du soleil vous frappent trop souvent.

Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent;
Dès qu'il les flatte, j'en murmure.
L'air même que vous respirez
Avec trop de plaisir passe par votre bouche,
Votre habit de trop près vous touche;
Et sitôt que vous soupirez,
Je ne sais quoi qui m'effarouche,
Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés (47)

MONOLOGUE DE MÉDUSE.

J'ai perdu la beauté qui me rendit si vaine.
Je n'ai plus ces cheveux si beaux,
Dont autrefois le dieu des eaux
Sentit lier son cœur d'une si douce chaîne.
Pallas, la barbare Pallas
Fut jalouse de mes appas,
Et me rendit affreuse autant que j'étais belle;
Mais l'excès étonnant de la difformité
Dont me punit sa cruauté,
Fera connaître en dépit d'elle,
Quel fut l'excès de ma beauté.
Je ne puis trop montrer sa vengeance cruelle.
Ma tête est fière encor d'avoir pour ornement

Des serpens dont le sifflement
Excite une frayeur mortelle.
Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux :
Tout se change en rocher à mon aspect horrible.
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux,
N'ont rien de si terrible
Qu'un regard de mes yeux.
Les plus grands dieux du ciel de la terre et l'onde,
Du soin de se venger se reposent sur moi.
Si je perds la douceur d'être l'amour du Monde,
J'ai le plaisir nouveau d'en devenir l'effroi. (48)

LA VANITÉ.

QUAS-TU, petit bourgeois d'une petite ville?
Quel accident étrange, en allumant ta bile,
A sur ton large front répandu la rougeur?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur?
Réponds donc. — L'univers doit venger mes injures;
L'univers me contemple, et les races futures
Contre mes ennemis déposeront pour moi.
— L'univers, mon ami, ne pense point à toi,
L'avenir encor moins : conduis bien ton ménage,
Divertis-toi, bois, dors, sois tranquille, sois sage.

De quel nuage épais ton crâne est offusqué !
— Ah ! j'ai fait un discours, et l'on s'en est moqué !
Des plaisans de Paris j'ai senti la malice :
Je vais me plaindre au Roi, qui me rendra justice ;
Sans doute il punira ces ris audacieux.
— Va, le Roi n'a point lu ton discours ennuyeux ;
Il a trop peu de temps, et trop de soins à prendre ;
Son peuple à soulager, ses amis à défendre,
La guerre à soutenir : en un mot les bourgeois
Doivent très-rarement importuner les Rois.
La cour te croira fou : reste chez toi, bon homme.
— Non, je n'y puis tenir ; de brocards on m'assomme.
Les *quand*, les *qui*, les *quoi*, pleuvant de tous côtés,
Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés.
On méprise à Paris mes chansons judaïques,
Et mon *Pater* anglais, et mes rimes tragiques,
Et ma prose aux quarante ! un tel renversement
D'un état policé détruit le fondement ;
L'intérêt du public se joint à ma vengeance ;
Je prétends des plaisans réprimer la licence.
Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi :
Et de ce même pas je vais parler au Roi.
Ainsi, nouveau venu, sur les rives de Seine,
Tout rempli de lui-même, un pauvre énergumène
De son plaisant délire amusait les passans.
Souvent notre amour-propre éteint notre bon sens ;

Souvent nous ressemblons aux grenouilles d'Homère
Implorant à grands cris le fier Dieu de la guerre,
Et les Dieux des enfers, et Bellone et Pallas,
Et les foudres des cieux, pour se venger des rats.
Voyez dans ce réduit ce crasseux janséniste,
Des nouvelles du temps infidèle copiste,
Vendant sous le manteau ces mémoires sacrés
De bedeaux de paroisse, et de clercs tonsurés.
Il pense fermement, dans sa superbe extase,
Ressusciter les temps des combats d'Athanase.
Ce petit bel esprit, orateur du barreau,
Alignant froidement ses phrases au cordeau,
Citant mal-à-propos des auteurs qu'il ignore,
Voit voler son beau nom du couchant à l'aurore;
Ses flatteurs à dîné l'appellent Cicéron.
Berthier dans son college est surnommé Varron.
Un vicaire à Chaillot croit que tout homme sage
Doit penser à Pékin comme dans son village:
Et la vieille badaude, au fond de son quartier,
Dans ses voisins badauds voit l'univers entier.
Je suis loin de blamer le soin très-légitime
De plaire à ses égaux, et d'être en leur estime.
Un conseiller du Roi sur la terre inconnu
Doit dans son cercle étroit, chez les siens bien venu,
Être approuvé du moins de ses graves confrères;
Mais on ne peut souffrir ces bruyans téméraires

Sur la scène du monde ardens à s'étaler.
Veux-tu te faire acteur? on voudra te siffler.
Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène
Qui, pouvant chez les siens, en bon bourgeois d'Athène,
A l'étude, au plaisir doucement se livrer,
Vécut dans un tonneau pour se faire admirer.
Malheur à tout mortel, et sur-tout dans notre âge,
Qui se fait singulier pour être un personnage!
Piron seul eut raison quand, dans un goût nouveau,
Il fit ce vers heureux, digne de son tombeau,
Ci gît qui ne fut rien. — Quoique l'orgueil en dise,
Humains, faibles humains, voilà votre devise.
Combien de rois, grands Dieux! jadis si révérés,
Dans l'éternel oubli sont en foule enterrés!
La terre a vu passer leur empire et leur trône.
On ne sait en quel lieu florissait Babylone.
Le tombeau d'Alexandre, aujourd'hui renversé,
Avec sa ville altière a péri dispersé.
César n'a point d'asyle où son ombre repose;
Et l'ami Pompignan pense être quelque chose! (49)

SONGE.

Souvent un air de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge;
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,

Au rang des Rois j'étais monté :
Je vous aimais alors, et j'osais vous le dire;
Les Dieux en m'éveillant ne m'ont pas tout ôté,
Je n'ai perdu que mon Empire. (50)

ÉPIGRAMME.

PETITS Auteurs d'un fort mauvais journal,
Qui d'Apollon vous croyez les apôtres,
Pour Dieu, tâchez d'écrire un peu moins mal,
Ou taisez-vous sur les écrits des autres.
Vous vous tuez à chercher dans les nôtres
De quoi blâmer, et l'y trouvez fort bien;
Nous, au rebours, nous cherchons dans les vôtres
De quoi louer, et nous n'y trouvons rien. (51)

DEMAIN.

VOUS m'amusez par des caresses,
Vous promettez incessamment,
Et le Zéphyr, en se jouant,
Emporte vos vaines promesses :
Demain, dites-vous tous les jours.
Je suis chez vous avant l'aurore,
Mais, volant à votre secours,

La pudeur chasse les amours :
Demain, répétez-vous encore.

Rendez grâce au Dieu bienfaisant
Qui vous donna jusqu'à présent
L'art d'être tous les jours nouvelle;
Mais le temps du bout de son aile,
Touchera vos traits en passant;
Dès *Demain* vous serez moins belle,
Et moi peut-être moins pressant. (52)

ÉPIGRAMME.

Certain Cafard, fameux par cent libelles,
Croit que sa plume est la lance d'Argail;
Au haut du Pinde, entre les neuf pucelles,
Il est placé comme un épouventail :
Que fait le bouc en si joli bercail?
S'y plairait-il? Chercherait-il à plaire?
Non, c'est l'eunuque au milieu du sérail;
Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire. (53)

INVITATION.

M. Bernard était, comme tout le monde sait, l'auteur de *l'Art d'Aimer*. M.e la Marquise du Châtelet, auteur de *l'Art de Plaire*, ayant désiré le connaître, M. de Voltaire, qui était à dîner chez elle, s'offrit de lui procurer cet agrément, et envoya à l'instant, sur une carte, l'invitation suivante :

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil Bernard est averti
Que l'Art d'Aimer doit, samedi,
Venir dîner chez l'Art de Plaire. (54)

A UNE JEUNE DEMOISELLE

Qui demandait ce que c'était que l'Amour.

L'amour est un enfant mon maître,
Il l'est aussi, Zelmis, des bergers et des rois :
Il est fait comme vous, il pense comme moi;
Mais il est plus hardi peut-être. (55)

ÉTRENNES
A MADAME DU CHATELET.

Une étrenne frivole à la docte Uranie !
Peut-on la présenter ? oh ! très-bien, j'en réponds,
Tout lui plaît, tout convient à son vaste génie :
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamans, le biribi, l'optique,
L'algèbre, les soupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal et la physique. (56)

IMPROMPTU
*A Madame la Duchesse D***, qui me demandait ce qu'on m'avait dit à l'oreille.*

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne serait pas ma Muse;
Elle serait Thétis, et le jour finirait. (57)

L'AMOUR PUNI.

Jupiter, prête moi ta foudre,
S'écria Lycoris un jour;

Donne que je réduise en poudre
Le temple où je connus l'amour.

Alcide, que ne suis-je armée
De ta massue ou de tes traits,
Pour venger la terre alarmée
Et punir un Dieu que je hais !

Médée, enseigne-moi l'usage
De tes plus noirs enchantemens :
Préparons lui quelque breuvage
Semblable au poison des amans.

Ah ! si, dans ma fureur extrême,
Je tenais ce monstre odieux! . . .
Le voici, lui dit l'Amour même,
Qui soudain parut à ses yeux.

« Venge-toi, punis, si tu l'oses. »
Interdite à ce prompt retour,
Elle prit un bouquet de roses,
Pour corriger le jeune Amour.

On dit même que la Bergère
Dans ses bras n'osait le presser ;
Et, frappant d'une main légère,
Craignait encor de le blesser. (58)

CHANSON.

O ma tendre musette!
Musette des amours!
Toi qui chantais Lisette,
Lisette et les beaux jours!
D'une vaine espérance
Tu m'avais trop flatté :
Chante son inconstance
Et ma fidélité.

C'est l'amour, c'est sa flamme
Qui brille dans ses yeux :
Je croyais que son ame
Sentait les mêmes feux.
Lisette, à son aurore,
Respirait le plaisir :
Hélas! si jeune encore,
Sait-on déjà trahir ?

Sa voix, pour me séduire,
Avait plus de douceur;
Jusques à son sourire,
Tout en elle est trompeur.
Tout en elle intéresse;
Et je voudrais, Hélas!

Qu'elle eût plus de tendresse,
Ou qu'elle eût moins d'appas.

O ma chère musette,
Console ma douleur!
Parle moi de Lisette :
Ce nom fait mon bonheur.
Je la revois plus belle,
Plus belle chaque jour;
Je me plains toujours d'elle
Et je l'aime toujours. (59)

CHANSON.

NON, non, Doris, ne pense pas
Retrouver encor dans mon ame
Ni souvenir de tes appas,
Ni étincelle de ma flamme.
Sois infidèle, j'y consens :
Va, ne crois point que j'en gémisse ;
Pour me venger change d'amant,
De mes rivaux sois le supplice.

Ce n'est pas le besoin d'aimer
Qui fait que l'on change sans cesse ;

Et celle qui sait s'enflammer
N'a qu'un objet pour sa tendresse.
Un cœur peut-il aimer deux fois?
L'amour ne fait qu'une blessure :
S'il a deux traits dans son carquois,
C'est une erreur de la nature,

Doris, ne va pas t'alarmer ;
Va, ne crains pas que je t'accuse :
C'est ton cœur que je veux armer
Contre ton esprit qui t'abuse.
De ce cœur formé pour l'amour,
Si l'inconstance est le partage ;
Il est l'image d'un beau jour,
Que vient d'obscurcir un nuage.

J'oublie enfin que je t'aimai,
Qu'autrefois tu fus ma maîtresse,
Que le premier je te formai
Au doux plaisir de la tendresse.
Mais si tu voulais revenir
Me consoler par ta présence,
Je suis prêt à m'en souvenir,
Et j'oublîrai ton inconstance (60)

ROMANCE.

Ah! s'il est dans votre village
Un berger sensible et charmant,
Qu'on chérisse au premier moment,
Qu'on aime ensuite davantage;
C'est mon ami : rendez-le moi,
J'ai son amour, il a ma foi.

Si par sa voix tendre et plaintive
Il charme l'écho de vos bois,
Si les accens de son hautbois
Rendent la bergère pensive;
C'est encor lui : rendez-le moi,
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, même en n'osant rien vous dire;
Son seul regard sait attendrir;
Si, sans jamais faire rougir,
Sa gaîté fait toujours sourire;
C'est encor lui : rendez-le moi,
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, passant près de sa chaumière,
Le pauvre, en voyant son troupeau,
Ose demander un agneau,
Et qu'il obtienne encor la mère;

Oh! c'est bien lui : rendez-le moi,
J'ai son amour, il a ma foi. (61)

ODE

A. M. LE COMTE DU LUC.

TEL que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le ciel, père de la fortune,
Ne cache aucuns secrets;
Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets;

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible,
Impatient du dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens,
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ses cris impuissans :

Tel, aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux :
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudrait secouer du démon qui l'obsède
Le joug impérieux,

Mais sitôt que, cédant à la fureur divine,
Il reconnaît enfin du dieu qui le domine
Les souveraines lois;
Alors, tout pénétré de sa vertu suprême,
Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.

Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles
Pour qui les doctes sœurs, caressantes, dociles,
Ouvrent tous leurs trésors;
Et qui, dans la douceur d'un tranquille délire,
N'éprouvèrent jamais, en maniant la lyre,
Ni fureurs ni transports.

Des veilles, des travaux, un faible cœur s'étonne:
Apprenons toutefois que le fils de Latone,
Dont nous suivons la cour,
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flamme,
Et ces ailes de feu qui ravissent une ame
Au céleste séjour.

C'est par-là qu'autrefois d'un prophète fidèle
L'esprit, s'affranchissant de sa chaîne mortelle
Par un puissant effort,
S'élançait dans les airs, comme un aigle intrépide,
Et jusques chez les dieux allait d'un vol rapide
Interroger le sort.

C'est par-là qu'un mortel, forçant les rives sombres,
Au superbe tyran qui règne sur les ombres,
Fit respecter sa voix :
Heureux si, trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue
Une seconde fois !

Telle était de Phœbus la vertu souveraine,
Tandis qu'il fréquentait les bords de l'Hippocrène
Et les sacrés vallons :
Mais ce n'est plus le temps, depuis que l'avarice,
Le mensonge flatteur, l'orgueil et le caprice,
Sont nos seuls Apollons.

Ah ! si ce dieu sublime, échauffant mon génie,
Ressuscitait pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords ;
Si je pouvais du ciel franchir les vastes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voûtes
De l'empire des morts,

Je n'irais point, des dieux profanant la retraite,
Dérober aux destins, téméraire interprète,
Leurs augustes secrets ;
Je n'irais point chercher une amante ravie,
Et, la lyre à la main, redemander sa vie
Au gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble et moins stérile
J'irais, j'irais pour vous, ô mon illustre asile !
O mon fidèle espoir !
Implorer aux enfers ces trois fières déesses
Que jamais jusqu'ici nos vœux ni nos promesses
N'ont eu l'art d'émouvoir.

Puissantes déités qui peuplez cette rive,
Préparez, leur dirais-je, une oreille attentive
Au bruit de mes concerts :
Puissent-ils amollir vos superbes courages
En faveur d'un héros digne des premiers âges
Du naissant univers !

Non, jamais sous les yeux de l'auguste Cybèle
La terre ne fit naître un plus parfait modèle
Entre les dieux mortels ;
Et jamais la vertu n'a, dans un siècle avare,
D'un plus riche parfum ni d'un encens plus rare
Vu fumer ses autels.

C'est lui, c'est le pouvoir de cet heureux génie,
Qui soutient l'équité contre la tyrannie
D'un astre injurieux :
L'aimable vérité, fugitive, importune,
N'a trouvé qu'en lui seul sa gloire, sa fortune,
Sa patrie, et ses dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages.
Prenez tous les fuseaux qui, pour les plus longs âges,
Tournent entre vos mains.
C'est à vous que du Styx les dieux inexorables
Ont confié les jours, hélas! trop peu durables,
Des fragiles humains.

Si ces dieux, dont un jour tout doit être la proie,
Se montrent trop jaloux de la fatale soie
Que vous leur redevez,
Ne délibérez plus, tranchez mes destinées,
Et renouez leur fil à celui des années
Que vous lui réservez.

Ainsi daigne le ciel, toujours pur et tranquille,
Verser sur tous les jours que votre main nous file
Un regard amoureux!
Et puissent les mortels, amis de l'innocence,
Mériter tous les soins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux!

C'est ainsi qu'au-delà de la fatale barque,
Mes chants adouciraient, de l'orgueilleuse Parque
L'impitoyable loi;
Lachésis apprendrait à devenir sensible,
Et le double ciseau de sa sœur inflexible
Tomberait devant moi.

Une santé dès-lors florissante, éternelle,
Vous ferait recueillir d'une automne nouvelle
Les nombreuses moissons;
Le ciel ne serait plus fatigué de nos larmes
Et je verrais enfin de mes froides alarmes
Fondre tous les glaçons.

Mais une dure loi, des dieux mêmes suivie,
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit mêlé de travaux :
Un partage inégal ne leur fut jamais libre;
Et leur main tient toujours dans un juste équilibre
Tous nos biens et nos maux.

Ils ont sur vous, ces dieux, épuisé leur largesse :
C'est d'eux que vous tenez la raison, la sagesse,
Les sublimes talens;
Vous tenez d'eux enfin cette magnificence
Qui seule sait donner à la haute naissance
De solides brillans.

C'en était trop, hélas! et leur tendresse avare,
Vous refusant un bien dont la douceur répare
Tous les maux amassés,
Prit sur votre santé, par un décret funeste,
Le salaire des dons qu'à votre ame céleste
Elle avait dispensés.

Le ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue;
Vainement un mortel se plaint, et le fatigue
De ses cris superflus;
L'ame d'un vrai héros, tranquille, courageuse,
Sait comme il faut souffrir d'une vie orageuse
Le flux et le reflux.

Il sait, et c'est par là qu'un grand cœur se console,
Que son nom ne craint rien ni des fureurs d'Eole
Ni des flots inconstans;
Et que, s'il est mortel, son immortelle gloire
Bravera dans le sein des filles de mémoire
Et la mort et le temps.

Tandis qu'entre des mains à sa gloire attentives
La France confiera de ses saintes archives
Le dépôt solemnel,
L'avenir y verra le fruit de vos journées,
Et vos heureux destins unis aux destinées
D'un empire éternel.

Il saura par quels soins, tandis qu'à force ouverte
L'Europe conjurée armait pour notre perte
Mille peuples fougueux,
Sur des bords étrangers votre illustre assistance
Sut ménager pour nous les cœurs et la constance
D'un peuple belliqueux.

Il saura quel génie, au fort de nos tempêtes,
Arrêta malgré nous, dans leurs vastes conquêtes
Nos ennemis hautains;
Et que vos seuls conseils, déconcertant leurs princes,
Guidèrent au secours de deux riches provinces
Nos guerriers incertains.

Mais quel peintre fameux, par de savantes veilles,
Consacrant aux humains de tant d'autres merveilles
L'immortel souvenir,
Pourra suivre le fil d'une histoire si belle,
Et laisser un tableau digne des mains d'Apelle
Aux siècles à venir ?

Que ne puis-je franchir cette noble barrière!
Mais, peu propre aux efforts d'une longue carrière,
Je vais jusqu'où je puis;
Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.

Sans cesse en divers lieux errant à l'aventure,
Des spectacles nouveaux que m'offre la nature
Mes yeux sont égayés;
Et, tantôt dans les bois, tantôt dans les prairies,
Je promène toujours mes douces rêveries
Loin des chemins frayés.

Celui qui, se livrant à des guides vulgaires,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux,
Marche plus sûrement dans une humble campagne
Que ceux qui, plus hardis, percent de la montagne
Les sentiers tortueux.

Toutefois c'est ainsi que nos maîtres célèbres
Ont dérobé leurs noms aux épaisses ténèbres
De leur antiquité;
Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple,
Que nous pouvons, comme eux, arriver jusqu'au temple
De l'immortalité. (62)

CIRCÉ,

CANTATE.

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux,
Pleurait sa funeste aventure.
Là, ses yeux errant sur les flots
D'Ulysse fugitif semblaient suivre la trace.
Elle croit voir encor son volage héros;
Et, cette illusion soulageant sa disgrace,

Elle

Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots :

Cruel auteur du trouble de mon ame,
Que la pitié retarde peu tes pas :
Tourne un moment tes yeux sur ces climats ;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

Ce triste cœur, devenu ta victime,
Chérit encore l'amour qui l'a surpris :
Amour fatal ! ta haine en est le prix.
Tant de tendresse, ô dieux ! est-elle un crime,
Pour mériter de si cruels mépris ?

Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas :
Tourne un moment tes yeux sur ces climats ;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare ;
Mais bientôt, de son art employant le secours,
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare ;
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéthon,
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton.
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume,

La foudre dévorante aussitôt le consume;
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour;
Les astres de la nuit interrompent leur course;
Les fleuves étonnés remontent vers leur source;
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un voile effroyable
Couvre l'univers;
La terre tremblante
Frémit de terreur;
L'onde turbulente
Mugit de fureur;
La lune sanglante
Recule d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantemens
Vont troubler le repos des ombres
Les mânes effrayés quittent leurs monumens;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens;
Et les vents, échappés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens.
Inutiles efforts! amante infortunée,
D'un dieu plus fort que toi dépend ta destinée:

Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,
Des enfers déchaînés allumer la colère;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'est point par effort qu'on aime,
L'amour est jaloux de ses droits;
Il ne dépend que de lui-même,
On ne l'obtient que par son choix.
Tout reconnaît sa loi suprême;
Lui seul ne connaît point de lois.
Dans les champs que l'hiver désole
Flore vient rétablir sa cour;
L'alcyon fuit devant Éole;
Eole le fuit à son tour:
Mais sitôt que l'amour s'envole,
Il ne connaît plus de retour. (63)

ODE

SUR LA MORT DE S. A. S. MADAME LA PRINCESSE DE BAREITH.

Lorsqu'en des tourbillons de flamme et de fumée
Cent tonnerres d'airain, précédés des éclairs,

De leurs globes brûlans renversent une armée,
Quand de guerriers mourans les sillons sont couverts,
Tous ceux qu'épargna la foudre,
Voyant rouler dans la poudre
Leurs compagnons massacrés,
Sourds à la pitié timide,
Marchent d'un pas intrépide
Sur leurs membres déchirés.

Ces féroces humains, plus durs, plus inflexibles
Que l'acier qui les couvre au milieu des combats,
S'étonnent à la fin de devenir sensibles,
D'éprouver la pitié qu'ils ne connaissaient pas,
Lorsque la mort en silence
D'un pas terrible s'avance
Vers un objet plein d'attraits,
Quand ces yeux qui dans les ames
Lançaient les plus douces flammes
Vont s'éteindre pour jamais.

Une famille entière, interdite, éplorée,
Se presse en gémissant vers un lit de douleurs;
La victime l'attend, pâle, défigurée,
Tendant une main faible à ses amis en pleurs;
Tournant en vain la paupière
Vers un reste de lumière
Qu'elle gémit de trouver,

Elle présente sa tête ;
La faux redoutable est prête,
Et la mort va la lever.

Le coup part, tout s'éteint; c'en est fait ; il ne reste
De tant de dons heureux, de tant d'attraits si chers,
De ces sens animés d'une flamme céleste,
Qu'un cadavre glacé, la pâture des vers.
Ce spectacle lamentable,
Cette perte irréparable
Vous frappe d'un coup plus fort
Que cent mille funérailles
De ceux qui dans les batailles
Donnaient et souffraient la mort.

O Bareith! ô vertus! ô grâces adorées!
Femme sans préjugés, sans vice, et sans erreur,
Quand la mort t'enleva de ces tristes contrées,
De ce séjour de sang, de rapine et d'horreur,
Les nations acharnées
De leurs haines forcenées
Suspendirent les fureurs ;
Les discordes s'arrêtèrent :
Tous les peuples s'accordèrent
A t'honorer de leurs pleurs.

De la douce vertu tel est le sûr empire ;
Telle est la digne offrande à tes mânes sacrés :

Vous qui n'êtes que grands, vous qu'un flatteur admire,
Vous traitons-nous ainsi lorsque vous expirez ?
La mort que Dieu vous envoie
Est le seul moment de joie
Qui console nos esprits.
Emportez, ames cruelles,
Ou nos haines éternelles,
Ou nos éternels mépris.

Mais toi dont la vertu fut toujours secourable,
Toi dans qui l'héroïsme égala la bonté;
Qui pensais en grand homme, en philosophe aimable,
Qui de ton sexe enfin n'avais que la beauté;
Si ton insensible cendre
Chez les morts pouvait entendre
Tous ces cris de notre amour,
Tu dirais dans ta pensée :
Les dieux m'ont récompensée
Quand ils m'ont ôté le jour.

C'est nous, tristes humains, nous qui sommes à plaindre,
Dans nos champs désolés et sous nos boulevards,
Condamnés à souffrir, condamnés à tout craindre
Des serpents de l'envie et des fureurs de Mars.
Les peuples foulés gémissent,
Les arts, les vertus périssent,
On assassine les rois;

Tandis que l'on ose encore,
Dans ce siècle que j'abhorre,
Parler de mœurs et de lois!

Hélas! qui désormais dans une cour paisible
Retiendra sagement la superstition,
Le sanglant fanatisme, et l'athéisme horrible,
Enchaînés sous les pieds de la religion ?
Qui prendra pour son modèle
La loi pure et naturelle
Que Dieu grava dans nos cœurs ?
Loi sainte aujourd'hui proscrite
Par la fureur hypocrite
D'ignorans persécuteurs !

Des tranquilles hauteurs de la philosophie
Ta pitié contemplait avec des yeux sereins
Ces fantômes changeans du songe de la vie,
Tant de travaux détruits, tant de projets si vains;
Ces factions indociles
Qui tourmentent dans nos villes
Nos citoyens obstinés;
Ces intrigues si cruelles
Qui font des cours les plus belles
Un séjour d'infortunés.

Du temps qui fuit toujours tu fis toujours usage :
O combien tu plaignais l'infâme oisiveté

De ces esprits sans goût, sans force, et sans courage
Qui meurent pleins de jours, et n'ont point existé!
La vie est dans la pensée :
Si l'ame n'est exercée
Tout son pouvoir se détruit;
Ce flambeau sans nourriture
N'a qu'une lueur obscure
Plus affreuse que la nuit.

Illustres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui, redoutant la honte, et maîtrisant la peur,
L'un par l'autre animés aux combats sanguinaires,
Fuiriez, si vous l'osiez, et mourez par honneur;
Une femme, une princesse,
Dans sa tranquille sagesse,
Du sort dédaignant les coups,
Souffrant ses maux sans se plaindre :
Voyant la mort sans la craindre,
Etait plus brave que vous.

Mais qui célèbrera l'amitié courageuse,
Première des vertus, passion des grands cœurs,
Feu sacré dont brûla ton ame généreuse
Qui s'épurait encore au creuset des malheurs?
Rougissez, ames communes,
Dont les diverses fortunes
Gouvernent les sentimens;

Frêles vaisseaux sans boussole
Qui tournez au gré d'Eole,
Plus légers que ses enfans.

Cependant elle meurt, et Zoïle respire;
Et des lâches Séjans un lâche imitateur
A la vertu tremblante insulte avec empire;
Et l'hypocrite en paix sourit au délateur!
Le troupeau faible des sages,
Dispersé par les orages,
Va périr sans successeurs,
Leurs noms, leurs vertus s'oublient,
Et les enfers multiplient
La race des oppresseurs.

Tu ne chantera plus, solitaire Silvandre!
Dans ce palais des arts où lès sons de ta voix
Contre les préjugés osaient se faire entendre,
Et de l'humanité faisaient parler les droits;
Mais dans ta noble retraite,
Ta voix, loin d'être muette,
Redouble ses chants vainqueurs,
Sans flatter les faux critiques,
Sans craindre les fanatiques,
Sans chercher des protecteurs,

Vils tyrans des esprits, vous serez mes victimes;
Je vous verrai pleurer à mes pieds abattus;

A la postérité je peindrai tous vos crimes
De ces mâles crayons dont j'ai peint les vertus.
Craignez ma main raffermie :
A l'opprobre, à l'infamie
Vos noms seront consacrés,
Comme le sont à la gloire
Les enfans de la victoire
Que ma muse a célébrés. (64)

SUR LA MORT DE M. DE VOLTAIRE.

O PARNASSE, frémis de douleur et d'effroi!
Pleurez, Muses, brisez vos lyres immortelles;
Toi, dont il fatigua les cent voix et les ailes,
Dis que Voltaire est mort, pleure, et repose-toi. (65)

A MON ESPRIT.

SATIRE.

C'EST à vous, mon Esprit, à qui je veux parler,
Vous avez des défauts que je ne puis céler.
Assez et trop long-temps ma lâche complaisance,
De vos jeux criminels a nourri l'insolence;

Mais puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croirait à vous voir, dans vos libres caprices,
Discourir en Caton des vertus et des vices,
Décider du mérite et du prix des auteurs,
Et faire impunément la leçon aux docteurs,
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire,
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.
Mais moi, qui dans le fond sais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,
Je ris, quand je vous vois, si faible et si stérile,
Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant
Qu'une femme en furie, ou Gautier en plaidant.
Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrète,
Sans l'aveu des neuf sœurs, vous à rendu poète?
Sentiez-vous, dites-moi, ces violens transports,
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pu souffler une si folle audace?
Phœbus a-t-il pour vous applani le Parnasse?
Et ne savez-vous pas que sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré,
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure?
Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
Cet ascendant malin qui vous force à rimer,

Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,
Osez chanter du Roi les augustes merveilles.
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers ;
Et par l'espoir du gain votre muse animée,
Vendrait au poids de l'or une once de fumée.
Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.
Tout chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers, *la Discorde étouffée*,
Peindre *Bellone en feu tonnant de toutes parts*,
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts.
Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourrait chanter au défaut d'un Homère ;
Mais pour Cotin et moi qui rimons au hasard,
Que l'amour de blâmer fit poëtes par art :
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus sûr est pour nous de garder le silence.
Un poëme insipide, et sottement flatteur,
Déshonore à la fois le Héros et l'Auteur.
Enfin de tels projets passent notre faiblesse.
Ainsi parle un esprit languissant de mollesse,
Qui, sous l'humble dehors d'un respect affecté,
Cache le noir venin de sa malignité.
Mais dussiez-vous en l'air voir vos ailes fondues,
Ne valait-il pas mieux vous perdre dans les nues,

Que d'aller sans raison, d'un style peu chrétien,
Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,
Et du bruit dangereux d'un livre téméraire,
A vos propres périls enrichir le Libraire?
Vous vous flattez peut-être en votre vanité,
D'aller comme un Horace à l'immortalité:
Et déjà vous croyez dans vos rimes obscures,
Aux Saumaises futurs préparer des tortures.
Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,
Sont de ce fol espoir honteusement déçus?
Combien pour quelques mois ont vu fleurir leur livre,
Dont les vers en paquets se vendent à la livre;
Vous pourrez voir un temps vos écrits estimés,
Courir de main en main par la ville semés;
Puis, delà tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'épicier Neuf-Germain et la Serre:
Ou de trente feuillets réduits peut-être à neuf:
Parer, demi-rongés, les rebords du Pont-Neuf.
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loisir des laquais et des pages,
Et souvent dans un coin renvoyés à l'écart,
Servir de second tome aux airs de Savoyard! (66)
Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,
Fasse de vos écrits prospérer la malice,
Et qu'enfin votre livre aille au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux;

Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produisent rien pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du public, et la haine des sots?
Quel démon vous irrite et vous porte à médire?
Un livre vous déplaît. Qui vous force à le lire?
Laissez mourir un fat dans son obscurité.
Un Auteur ne peut-il pourrir en sûreté?
Le Jonas inconnu sèche dans la poussière;
Le David imprimé n'a point vu la lumière.
Le Moïse commence à moisir par les bords.
Quel mal cela fait-il? ceux qui sont morts, sont morts;
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre?
Et qu'ont fait tant d'auteurs pour remuer leur cendre?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut,
Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour!
Ils ont bien ennuyé le Roi, toute la cour,
Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime,
Retranché les auteurs, ou supprimé la rime.
Écrive qui voudra : chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
Un roman, sans blesser les lois ni la coutume,
Peut conduire un Héros au dixième volume.

Delà vient que Paris voit chez lui de tout temps,
Les auteurs à grands flots déborder tous les ans :
Et n'a point de portail, où jusques aux corniches,
Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.
Vous seul plus dégoûté, sans pouvoir et sans nom,
Viendrez régler les droits, et l'état d'Apollon.
Mais vous qui raffinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?
Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups;
Mais savez-vous aussi comme on parle de vous ?
Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique :
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.
Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
Il ne pardonne point aux vers de la Pucelle,
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon?
Mais lui qui fait ici le régent du Parnasse ;
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant lui Juvenal avait dit en latin,
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.
L'un et l'autre avant lui s'étaient plaints de la rime,
Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime :
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lu ces auteurs : mais tout n'irait que mieux,

Quand de ces médisans l'engeance toute entière,
Irait la tête en bas rimer dans la rivière.
Voilà comme on vous traite : et le monde effrayé,
Vous regarde déjà comme un homme noyé.
En vain quelque rieur, prenant votre défense,
Veut faire au moins de grâce adoucir la sentence.
Rien n'appaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles ?
Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles ?
N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer?
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?
Répondez, mon Esprit; ce n'est plus raillerie :
Dites..... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie?
Quoi! pour un maigre auteur que je glose en passant
Et-ce un crime après tout, et si noir et si grand ?
Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage
Où la droite raison trébuche à chaque page,
Ne s'écrie aussitôt : *L'impertinent Auteur!*
L'ennuyeux Écrivain! le maudit Traducteur!
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles.
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles ?
Et-ce donc là médire, ou parler franchement ?
Non, non, la médisance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher, pour quel secret mystère,
Alidor, à ses frais, bâtit un monastère;

Alidor,

Alidor, dit un fourbe, *il est de mes amis* :
Je l'ai connu laquais, avant qu'il fût commis.
C'est un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.
Voilà jouer d'adresse, et médire avec art;
Et c'est avec respect enfoncer le poignard.
Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,
Fuit ce ton radouci que prend la médisance.
Mais de blâmer des vers ou durs ou languissans;
De choquer un auteur qui choque le bon sens;
De railler d'un plaisant qui ne sait pas nous plaire;
C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.
Tous les jours, à la cour, un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité :
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse, à tout l'or de Virgile.
Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le hola,
Peut aller au parterre attaquer Attila;
Et si le Roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Visigots tous les vers de Corneille.
Il n'est valet d'auteur, ni copiste à Paris,
Qui, la balance en main, ne pèse les écrits.
Dès que l'impression fait éclore un Poète,
Il est esclave né de quiconque l'achète.
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.

Un auteur à genoux, dans un humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie, à beau demander grace,
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,
Qui lui fait son procès de pleine autorité.
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire?
On sera ridicule, et je n'oserai rire?
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux?
Loin de les décrier je les ai fait paraître;
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connaître,
Leur talent dans l'oubli demeurerait caché.
Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre:
C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre:
En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi;
Et tel, qui m'en reprend, en pense autant que moi.
Il a tort, dira l'un, *pourquoi faut-il qu'il nomme?*
Attaquer Chapelain! ah! c'est un si bon homme.
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers
Il se tue à rimer. Que n'écrit-il en prose?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux,
Distilé sur sa vie un venin dangereux?
Ma muse en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète;

Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
Qu'on prise sa candeur et sa civilité;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère :
On le veut, j'y souscris, et suis prêt de me taire.
Mais que pour un modèle on montre ses écrits,
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits :
Comme Roi des Auteurs, qu'on l'élève à l'Empire,
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire;
Et s'il ne m'est permis de le dire au papier
J'irai creuser la terre, et comme ce Barbier,
Faire dire aux roseaux par un nouvel organe,
Midas, le Roi Midas a des oreilles d'âne.
Quel tort lui fais-je enfin? ai-je par un écrit
Pétrifié sa veine, et glacé son esprit?
Quand un livre au Palais se vend et se débite,
Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
Que Bilaine l'étale au deuxième pilier,
Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier?
En vain contre le Cid un Ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à l'admirer.
Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière
Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière. (67)
En vain il a reçu l'encens de mille auteurs,
Son livre en paraissant dément tous ses flatteurs.

Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
Qu'il s'en prenne à ses vers que Phœbus désavoue
Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en françois,
Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.
La satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaît à quelques gens, et choque tout le reste :
La suite en est à craindre. En ce hardi métier,
La peur plus d'une fois fit repentir Régnier.
Quittez ces vains plaisirs, dont l'appas vous abuse,
A de plus doux emplois occupez votre muse :
Et laissez à Feuillet (68) réformer l'univers
Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?
Irai-je dans une Ode, en phrases de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe,
Délivrer de Sion le peuple gémissant,
Faire trembler Memphis, ou pâlir le Croissant,
Et passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal-à-propos, *les palmes Idumées*? (69)
Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et dans mon cabinet assis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des sottises champêtres?
Faudra-t-il de sang froid, et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air, faire le langoureux;
Lui prodiguer les noms de soleil et d'aurore,
Et toujours bien mangeant mourir par métaphore?

Je laisse aux doucereux ce langage affecté,
Où s'endort un esprit de mollesse hébêté.
La satire, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusque sous le dais faire pâlir le vice,
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace jetant le sel à pleines mains,
Se jouait aux dépens des Pelletiers Romains.
C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre,
Et sur ce mont fameux où j'osai la chercher,
Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
Puisque vous le voulez, je vais changer de style :
Je le déclare donc. Quinaut est un Virgile.
Pradon comme un Soleil en nos ans a paru.
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru.

Cotin à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire.
Saufal est le phœnix des esprits relevés.
Perrin.... Bon, mon Esprit, courage, poursuivez.
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie,
Va prendre encor ces vers pour une raillerie ?
Et Dieu sait, aussitôt, que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous !
Vous les verrez bientôt féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.
Vous aurez beau vanter le Roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages;
Qui méprise Cotin, n'estime point son Roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi? répondez-vous, Cotin nous peut-il nuire ?
Et par ses cris enfin que saurait-il produire ?
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux pensions où je ne prétends pas?
Non, pour louer un Roi, que tout l'univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue,
Et sans espérer rien de mes faibles écrits,
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix.
On me verra toujours, sage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,

Et peint, du nom d'Auteurs tant de sots revêtus,
Lui marquer mon respect, et tracer ses vertus.
Je vous crois, mais pourtant, on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
Hé, mon Dieu, craignez tout d'un auteur en courroux,
Qui peut .., Quoi? Je m'entends. Mais encor? Taisez-vous (70).

ÉPITRE

A M. DE LAMOIGNON.

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville;
Et contre eux la campagne est mon unique asyle.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?
C'est un petit village, ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forment vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés;
Et de noyers souvent du passant insultés.

Le village au-dessus forme un amphithéâtre.
L'habitant ne connaît ni la chaux, ni le plâtre,
Et dans le roc qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du seigneur seule un peu plus ornée,
Se présente au-dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du Nord.
C'est-là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille,
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici, dans un vallon bornant tous mes désirs,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries.
Tantôt cherchant la fin d'un vers que je construi,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui.
Quelquefois aux appas d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poisson trop avide;
Ou d'un plomb qui suit l'œil, et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table, au retour, propre et non magnifique,
Nous présente un repas agréable et rustique
Là, sans s'assujettir aux dogmes du Broussain,
Tout de qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain.
La maison le fournit, la fermière l'ordonne,
Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.

O fortuné séjour! ô champs aimés des cieux!
Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls, oublier tout le monde!
Mais à peine, du sein de vos vallons chéris
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tout lieux les chagrins m'attendent au passage.
Un cousin, abusant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encor tout poudreux, et sans me débotter,
Chez vingt juges pour lui j'aille solliciter.
Il faut voir de ce pas les plus considérables.
L'un demeure au Marais, et l'autre aux Incurables.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi.
Hier, dit-on, de vous on parla chez le Roi,
Et d'attentat horrible on traita la satire.
Et le Roi! que dit-il? le Roi se prit à rire.
Contre vos derniers vers on est fort en courroux;
Pradon a mis au jour un livre contre vous;
Et chez le chapelier du coin de notre place,
Autour d'un caudebec j'en ai lu la préface.
L'autre jour sur un mot la cour vous condamna,
Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina.
Un écrit scandaleux sous votre nom se donne.
D'un pasquin qu'on a fait, au Louvre on vous soupçonne.
Moi? Vous. On nous l'a dit dans le palais royal.
Douze ans sont écoulés depuis le jour fatal

Qu'un libraire, imprimant les essais de ma plume,
Donna pour mon malheur un trop heureux volume.
Toujours, depuis ce temps, en proie aux sots discours,
Contre eux la vérité m'est un faible secours.
Vient-il de la province une satire fade,
D'un plaisant du pays insipide boutade;
Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi;
Et le sot campagnard le croit de bonne foi.
J'ai beau prendre à témoin et la cour et la ville
Non; à d'autres, dit-il, on connaît votre style;
Combien de temps ces vers vous ont-il bien coûté?
Ils ne sont point de moi, Monsieur, en vérité.
Peut-on m'attribuer ces sottises étranges?
Ah! Monsieur, vos mépris vous servent de louanges.
Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé,
Juge si toujours triste, interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ai le temps de courtiser les muses.
Le monde cependant se rit de mes excuses.
Croit que pour m'inspirer sur chaque évenement,
Apollon doit venir au premier mandement.
Un bruit court que le Roi va tout réduire en poudre
Et dans Valencienne est entré comme un foudre;
Que Cambray, des Français l'épouvantable écueil,
A vu tomber enfin ses murs et son orgueil;
Que devant Saint-Omer, Nassau, par sa défaite,
De Philippe vainqueur rend la gloire complète.

Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un ami, qui veut me cajoler,
Et dans ce temps guerrier, et fécond en Achilles,
Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.
Mais moi, dont le génie est mort en ce moment,
Je ne sais que répondre à ce vain compliment;
Et justement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.
Qu'heureux est le mortel qui, du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré!
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée,
N'a jamais enivré d'une vaine fumée,
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir!
Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
Et du peuple inconstant il brave les caprices.
Mais nous autres faiseurs de livres et d'écrits,
Sur les bords du Permesse aux louanges nourris,
Nous ne saurions briser nos fers et nos entraves.
Du lecteur dédaigneux honorables esclaves,
Du rang où notre esprit une fois s'est fait voir,
Sans un fâcheux éclat, nous ne saurions déchoir.
Le public, enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajouter merveilles sur merveilles.
Au comble parvenus, il veut que nous croissions.
Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.

Cependant tout décroît, et moi-même à qui l'âge,
D'aucune ride encor n'a flétri le visage,
Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix,
J'ai besoin du silence et de l'ombre des bois.
Ma muse qui se plaît dans leurs routes perdues,
Ne saurait plus marcher sur le pavé des rues.
Ce n'est que dans ces bois propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
Ne demande donc plus par quelle humeur sauvage,
Tout l'été, loin de toi, demeurant au village,
J'y passe obstinément les ardeurs du lion,
Et montre pour Paris si peu de passion.
C'est à toi, Lamoignon, que le rang, la naissance,
Le mérite éclatant, et la haute éloquence,
Appellent dans Paris aux sublimes emplois,
Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des lois.
Tu dois là tous tes soins au bien de ta patrie;
Tu ne t'en peux bannir, que l'orphelin ne crie;
Que l'oppresseur ne montre un front audacieux;
Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.
Mais pour moi, de Paris citoyen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile,
Il me faut du repos, des prés et des forêts.
Laisse-moi donc ici, sous leurs ombrages frais,
Attendre que septembre ait ramené l'automne,
Et que Cérès contente ait fait place à Pomone.

Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bienfaits
Le vendangeur ravi de ployer sous le faix,
Aussitôt ton ami, redoutant moins la ville,
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Bâville.
Là, dans le seul loisir que Thémis t'a laissé,
Tu me verras souvent à te suivre empressé,
Pour monter à cheval rappellant mon audace,
Apprentif cavalier galopper sur ta trace.
Tantôt sur l'herbe assis au pied de ces côteaux,
Où Polycrène épand ses libérales eaux,
Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,
Discourir des vertus dont tu fais ton étude;
Chercher quels sont les biens véritables ou faux;
Si l'honnête homme en soi doit souffrir des défauts;
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaste science, ou la vertu solide.
C'est ainsi que chez toi tu sauras m'attacher.
Heureux! si les fâcheux prompts à nous y chercher,
N'y viennent point semer l'ennuyeuse tristesse.
Car dans ce grand concours d'hommes de toute espèce,
Que sans cesse à Bâville attire le devoir,
Au lieu de quatre amis qu'on attendait le soir,
Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'instant assiègent les allées.
Alors sauve qui peut, et quatre fois heureux
Qui sait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux. (71)

LE REPAS,

SATIRE.

A. Quel sujet inconnu vous trouble et vous altère?
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère,
Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier,
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier?
Qu'est devenu ce teint, dont la couleur fleurie
Semblait d'ortolans seuls et de bisques nourrie?
Où la joie en son lustre attirait les regards,
Et le vin en rubis brillait de toutes parts.
Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine?
A-t-on par quelque édit réformé la cuisine?
Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins et vos melons?
Répondez donc du moins, ou bien je me retire.
P. Ah! de grâce, un moment, souffrez que je respire.
Je sors de chez un fat, qui pour m'empoisonner,
Je pense exprès chez lui m'a forcé de dîner.
Je l'avais bien prévu. Depuis près d'une année
J'éludais tous les jours sa poursuite obstinée.
Mais hier il m'aborde, et me serrant la main,
Ah! Monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain;
N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux... Boucingo n'en a point de pareilles;

Et je gagerais bien que chez le commandeur,
Villandri priserait sa sève et sa verdeur.
Molière avec Tartuffe y doit jouer son rôle ;
Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.
C'est tout dire, en un mot, et vous le connaissez;
Quoi Lambert? Oui, Lambert. A demain. C'est assez.
Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,
J'y cours, midi sonnant, au sortir de la messe.
A peine étais-je entré que ravi de me voir,
Mon homme en m'embrassant m'est venu recevoir;
Et montrant à mes yeux une allégresse entière,
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière;
Mais puisque je vous vois, je me tiens trop content;
Vous êtes un brave homme : Entrez. On vous attend.
A ces mots, mais trop tard, reconnaissant ma faute,
Je le suis en tremblant dans une chambre haute,
Où, malgré les volets, le soleil irrité
Formait un poële ardent au milieu de l'été.
Le couvert était mis dans ce lieu de plaisance,
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connaissance,
Deux nobles campagnards, grands lecteurs de romans,
Qui m'ont dit tout Cyrus dans leurs longs complimens.
J'enrageais. Cependant on apporte un potage;
Un coq y paraissait en pompeux équipage,
Qui changeant sur ce plat et d'état et de nom,
Par tous les conviés s'est appelé chapon.

Deux assiettes suivaient, dont l'une était ornée
D'une langue en ragoût de persil couronnée;
L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beurre gluant inondait tous les bords.
On s'assied : mais d'abord, notre troupe serrée,
Tenait à peine autour d'une table quarrée;
Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,
Faisait un tour à gauche, et mangeait de côté.
Jugez en cet état si je pouvais me plaire,
Moi qui ne compte rien, ni le vin, ni la chère,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin,
Qu'aux sermons de Cassagne, ou de l'abbé Cotin.
Notre hôte cependant s'adressant à la troupe :
Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe?
Sentez vous le citron dont on a mis le jus,
Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus?
Ma foi, vive Mignot, et tout ce qu'il apprête.
Les cheveux cependant me dressaient à la tête;
Car Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.
J'approuvais tout pourtant de la mine et du geste,
Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande. Et d'abord,
Un Laquais effronté m'apporte un rouge bord,
D'un Auvergnat fumeux, qui mêlé de Lignage,
Se vendait chez Crenet, pour vin de l'hermitage;

Et

Et qui rouge et vermeil, mais fade et doucereux,
N'avait rien qu'un goût plat, et qu'un déboire affreux,
A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse,
Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse.
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison,
J'espérais adoucir la force du poison;
Mais qui l'aurait pensé? pour comble de disgrace,
Par le chaud qu'il faisait nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon dieu, dans le fort de l'été!
Au mois de Juin! Pour moi, j'étais si transporté,
Que donnant de fureur tout le festin au diable,
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table;
Et dût-on m'appeller et fantasque et bourru,
J'allais sortir enfin, quand le rôt a paru.
Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques,
S'élevaient trois lapins animaux domestiques,
Qui dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
Sentaient encor le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées,
Regnait un long cordon d'alouettes pressées,
Et sur les bords du plat six pigeons étalés,
Présentaient pour renfort leurs squelettes brûlés.
A côté de ce plat paraissaient deux salades,
L'une de pourpier jaune, et l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin saisissait l'odorat,
Et nageait dans des flots de vinaigre rosat.

Tout mes sots à l'instant changeant de contenance,
Ont loué du festin la superbe ordonnance ;
Tandis que mon faquin, qui se voyait priser,
Avec un ris moqueur les priait d'excuser.
Sur-tout certain hableur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce festin conduit par la fumée,
Et qui s'est dit profès dans l'ordre des côteaux,
A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riais de le voir, avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc, et sa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons Cauchois, en superbes ramiers ;
Et pour flatter notre hôte, observant son visage,
Composer sur ses yeux son geste et son langage.
Quand notre hôte charmé, m'avisant sur ce point,
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'hui l'ame toute inquiète,
Et les morceaux entiers restent sur votre assiette,
Aimez-vous la muscade? on en a mis partout.
Ah! Monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût.
Ces pigeons sont dodus, mangez sur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche et molle.
Ma foi, tout est passable, il le faut confesser,
Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
Quand on parle de sauce il faut qu'on y raffine.
Pour moi j'aime sur-tout que le poivre y domine.

J'en suis fourni, Dieu sait, et j'ai tout Pelletier,
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux discours j'étais comme une pierre,
Ou comme la statue est au festin de Pierre;
Et sans dire un seul mot j'avalais au hasard,
Quelque aile de poulet dont j'arrachais le lard.
Cependant mon hableur, avec une voix haute,
Porte à mes campagnards la santé de notre hôte;
Qui tous deux pleins de joie, en jetant un grand cri,
Avec un rouge bord acceptent son défi.
Un si galant exploit réveillant tout le monde,
On apporte partout des verres à la ronde,
Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,
Témoignaient par écrit qu'on les avait rincés.
Quand un des conviés, d'un ton mélancolique,
Lamentant tristement une chanson bachique;
Tous mes sots à la fois, ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, se mettent à chanter.
La musique sans doute était rare et charmante:
L'un traîne en longs fredons une voix glapissante,
Et l'autre l'appuyant de son aigre fausset,
Semble un violon faux qui jure sous l'archet.
Sur ce point un jambon, d'assez maigre apparence,
Arrive sous le nom de jambon de Mayence.
Un valet le portait, marchant à pas comptés,
Comme un recteur suivi des quatre facultés.

Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,
Lui servaient de massiers, et portaient deux assiettes
L'une de champignons, avec des ris de veau,
Et l'autre de pois verts, qui se noyaient dans l'eau,
Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
Chez tous les conviés la joie est redoublée;
Et la troupe à l'instant, cessant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'est mis à raisonner.
Le vin au plus muet fournissant des paroles,
Chacun a débité ses maximes frivoles,
Réglé les intérêts de chaque potentat,
Corrigé la police, et réformé l'état;
Puis de-là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.
Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de vers.
Là, tous mes sots, enflés d'une nouvelle audace,
Ont jugé des auteurs en maîtres du parnasse.
Mais notre hôte sur-tout pour la justesse et l'art,
Élevait jusqu'au ciel Théophile et Ronsard.
Quand un des campagnards relevant sa moustache
Et son feutre à grands poils ombragé d'un panache
Impose à tous silence, et d'un ton de docteur,
Morbleu! dit-il, la Serre est un charmant auteur!
Ses vers sont d'un beau style, et sa prose est coulante.
La Pucelle est encore une œuvre bien galante,

Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.
Le Pays, sans mentir, est un bouffon plaisant,
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture :
A mon gré le Corneille est joli quelquefois.
En vérité, pour moi, j'aime le beau Français.
Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre ;
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre,
Les héros chez Quinaut parlent bien autrement,
Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire,
Qu'un jeune homme... Ah! je sais ce que vous voulez dire,
A répondu notre hôte. *Un auteur sans défaut,*
La raison dit Virgile, et la rime Quinaut.
Justement. A mon gré, la pièce est assez plate.
Et puis blâmer Quinaut.... Avez-vous vu l'Astrate?
C'est-là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Sur-tout l'*Anneau Royal* me semble bien trouvé.
Son sujet est conduit d'une belle manière,
Et chaque acte en sa pièce est une pièce entière ;
Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.
Il est vrai que Quinaut est un esprit profond,
A repris certain fat qu'à sa mine discrète
Et son maintien jaloux j'ai reconnu Poète;
Mais il en est pourtant qui le pourraient valoir.
Ma foi, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir ;

A dit mon campagnard avec une voix claire,
Et déjà tout bouillant de vin et de colère.
Peut-être, a dit l'auteur pâlissant de courroux;
Mais vous, pour en parler, vous y connaissez-vous?
Mieux que vous mille fois, dit le noble en furie.
Vous? mon dieu, mêlez-vous de boire, je vous prie,
A l'auteur sur le champ aigrement réparti.
Je suis donc un sot? Moi? Vous en avez menti,
Reprend le campagnard, et sans plus de langage,
Lui jette, pour défi, son assiette au visage.
L'autre esquive le coup, et l'assiette volant,
S'en va frapper le mur et revient en roulant.
A cet affront, l'auteur se levant de la table,
Lance à mon campagnard un regard effroyable;
Et chacun vainement se ruant entre-deux,
Nos braves s'accrochant se prennent aux cheveux.
Aussitôt sous leurs pieds les tables renversées
Font voir un long débris de bouteilles cassées;
En vain à lever tout les valets sont fort prompts;
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.
Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare;
Et leur première ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix et d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envie tout le monde y conspire,
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire:

Avec un bon serment, que si pour l'avenir,
En pareille cohue on peut me retenir,
Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie.
Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
Et qu'à peine au mois d'Août l'on mange des pois verts. (72)

ÉPIGRAMME.

Depuis trente ans un avocat Normand
Des beaux esprits se donne pour modèle;
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est le tout : chez l'espèce femelle
Il brille encor, malgré son poil grison;
Et n'est caillette en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde:
En vérité caillettes ont raison;
C'est le pédant le plus joli du monde. (73)

LES MOUTONS.

Hélas, petits Moutons, que vous êtes heureux !
Vous paissez dans nos champs sans souci, sans alarmes.
Aussitôt aimés qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes.
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs.
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature.
Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage ;
Et vous en ignorez l'usage.
Innocens animaux, n'en soyez point jaloux :
Ce n'est pas un grand avantage.
Cette fière raison, dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède.
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit,
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévère,
Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien,

Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissans,
Que, sous l'autorité d'une telle chimère,
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudrait-il pas mieux vivre, comme vous faites,
Dans une douce oisiveté?
Ne vaudrait-il pas mieux être, comme vous êtes,
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir, sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit, et de la beauté?
Ces prétendus trésors, dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels :
Par eux plus d'un remords nous ronge.
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe.
Il n'est, dans ce vaste univers,
Rien d'assuré, rien de solide;
Des choses d'ici bas la fortune décide
Selon ses caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, Moutons, paissez, sans règle et sans science,
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous. (74)

ALLÉGORIE. (75)

DANS ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères Brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous;
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau,
Vous, de ce hameau
L'honneur et la joie;
Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse
Sur l'herbette épaisse
Un plaisir nouveau?
Que je vous regrette!
Mais il faut céder:

Sans chien, sans houlette
Puis-je vous garder?
L'injuste infortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris;
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes,
Et sans son secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours!
Que Pan vous défende:
Hélas! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, Brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du Dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir

Du matin au soir
De gras pâturages ;
J'en conserverai,
Tant que je vivrai,
La douce mémoire ;
Et que mes chansons,
En mille façons,
Porteront sa gloire,
Du rivage heureux,
Où riche et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure ;
Jusqu'en ces climats
Ou, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis (76)

LA ROSE.

Tendre fruit des pleurs de l'aurore,
Objet des baisers du zéphyr;
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je? hélas! diffère encore,
Diffère un moment à t'ouvrir:
L'instant qui doit te faire éclore,
Est celui qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle;
Qui doit subir la même loi;
Rose tu dois briller comme elle;
Elle doit passer comme toi.

Descends de la tige épineuse;
Viens la parer de tes couleurs;
Tu dois être la plus heureuse,
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Thémire,
Qu'il soit ton trône et ton tombeau;
Jaloux de ton sort, je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Tu verras quelque jour, peut-être,
L'asyle où tu dois pénétrer;
Un soupir t'y fera renaître,
Si Thémire peut soupirer.

L'Amour aura soin de t'instruire
Du côté que tu dois pencher;
Éclate à ses yeux sans leur nuire,
Pare son sein sans le cacher.

Si quelque main a l'imprudence
D'y venir troubler ton repos,
Emporte avec toi ma vengeance,
Garde une épine à mes rivaux. (77)

FIN DU SECOND VOLUME.

NOTES.

(1) Un vent des plus violens.

(2) LA FONTAINE.

Arrivé en cet endroit de mon ouvrage, j'ai vingt fois été tenté de jeter la plume en me disant que j'allais faire une sottise de vouloir analyser La Fontaine. Cependant, me rappellant qu'il n'est question que d'une Notice Biographique, je vais tâcher de donner une idée de cet homme célèbre, unique dans les annales de la littérature.

Jean de La Fontaine, né à Château-Thierry, en Champagne, le 8 Juillet 1621, et mort à Paris le 13 Mars 1695, âgé de 74 ans, est un auteur dont il est indispensable de connaître le caractère pour se former une idée de ses ouvrages. Né avec une candeur qui allait jusqu'à la simplicité dans sa conduite et jusqu'à la naïveté dans ses discours, s'ennuyait-il dans une de ces maisons où le maître du logis présente un homme d'esprit aux convives, comme un des mets de sa table, et, sur ce qu'il se retirait long-temps avant l'heure de l'Académie, lui représentait-on qu'il avait fort peu de chemin à faire : *je prendrai le plus long*, répondait le bon homme.

Informée de la situation critique où il se trouvait, une dame l'invitait-elle à venir loger chez elle : *j'y allais, Madame*, répondait La Fontaine.

Se trouvait-il, à la représentation d'une de ses propres pièces, ennuyé dès la première scène, et pris d'un bâillement qui l'entraîne dans un café voisin où il s'endort, à peine un de ses amis le voyant là, lui demande-t-il, après l'avoir réveillé, par quel hasard il ne se trouve pas à son opéra : *Oh j'y ai été!* répond notre fabuliste; *j'ai vu le premier acte. Mais il m'a si fort ennuyé qu'il ne m'a pas été possible d'en voir d'avantage. En vérité j'admire la patience des parisiens.* Oh! le bon homme! le vraiment bon homme! après s'être ennuyé à sa pièce, s'en aller dormir!

Conduit dans une société où on lui présente un jeune homme dont il goûte la conversation, lui apprenait-on que ce même jeune homme était son fils : *j'en suis bien aise* répondait La Fontaine.

Avec un pareil caractère, si un secret instinct le pousse à choisir pour unique objet de ses pensées toute l'espèce animale dont il va devenir le législateur, l'ami, le compagnon, l'interprête et le juge, comment peut-on s'étonner que toute sa sphère, tout son monde, tout son univers, pour ainsi dire, soit :

> Jeannot Lapin ayant *broutté, trotté, fait tous ses tours ;*
> Le Héron au *long bec, emmanché d'un long cou*, un jour *sur ses longs pieds allant je ne sais où ;*
> La Gent *trotte-menu*, un *saint homme* de Chat, *frétillon* la Carpe ;

toute sa charmante république enfin ; car il est absolument étranger à toutes les autres idées qui circulent autour de lui, ou s'il daigne quelquefois s'apercevoir qu'il existe d'autres êtres dans la nature, c'est pour en retrouver la similitude dans ses chers animaux. Ainsi un Renard est tour-à-tour un *Patrocle*, un *Ajax* ou un *Annibal ;* un Chat un *Alexandre*, une Poule une *Hélène ;* et deux Coqs, *Ménélas et Pâris.*

Amour, tu perdis Troie !

n'est qu'une réflexion préliminaire sur un combat de deux amans crêtus qui va avoir lieu sur un fumier.

Et il passera de la sphère des bagatelles aux régions les plus élevées du sublime, sans s'éloigner de son sujet, et sans se douter lui-même qu'il vous a parlé d'autre chose que d'un Chat ou d'un Rat, ou de quelque objet semblable.

> *L'Arbre tient bon, le Roseau plie,*
> *Le vent redouble ses efforts*
> *Et fait si bien qu'il déraciné*
> *Celui de qui la tête au Ciel était voisine,*
> *Et dont les pieds touchaient à l'Empire des morts.*

Cependant, dans ses Fables au moins, La Fontaine a un autre but que de conter, car on y retrouve presque partout

tout une morale? Oh! oui : celle de son cœur ; dont les désordres sociaux de sa petite république lui rappellaient les idées, et qui s'exhalait ensuite sous toutes les couleurs en réflexions applicables aux parties corrélatives de la société humaine.

Manger l'herbe d'autrui quel crime abominable !
. . . . . .
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait on le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable
Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.

Et c'est cette grâce, cette naïveté, cette bonne foi qu'il met dans son débit, cette aptitude étonnante à se rendre présent à la scène qu'il décrit et à nous y transporter avec lui, et encore plus cet instinct si naturel qui le porte à nous montrer toute sa bonne ame sur ce qu'il en pense et à nous conduire par là à quelque résultat moral, qui rendent La Fontaine le premier des modèles dans l'art de narrer, le père de l'Apologue, un vrai Fablier, en un mot; un homme d'une espèce rare, que la nature était bien aise de faire voir, et dont ensuite elle rompit le moule.

Nous avons de lui : des *Fables*, dont, parmi environ trois cents, deux cents quatre-vingt au moins sont des chefs-d'œuvre qui présentent tous ou un tableau achevé ou une scène avec toutes ses illusions; des *Contes*, quelquefois libres, à la vérité, mais jamais licencieux, et qui d'ailleurs ont le mérite de réunir le naturel et la naïveté, qualités qui faisaient que Boileau préférait les contes de La Fontaine à ceux de l'Arioste; *La Mort d'Adonis*, poëme dans lequel, au milieu des images les plus séduisantes de la volupté, on trouve ce vers si souvent cité :

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

et quelques autres ouvrages moins connus; entre autres la belle *Élégie aux Nymphes de Vaux*, dans laquelle on est bien aise de voir que c'est le *bon homme* qui osa, dans un moment des plus critiques, implorer pour l'intendant Fouquet, la clémence d'un maître irrité.

(3) LA FONTAINE. Contes.

(3) Sans obstacle.

(4) et (5) *Il était quand je l'eus....., vu le prix dont il est....*, On voit ici que dans le beau rêve que fait Perrette, le porc non seulement elle l'a déjà eu, mais il est déjà devenu gras. C'est ce naturel, cette facilité à se mettre à la place de ses acteurs, qui rendent La Fontaine inimitable.

(6) Personnage colère, ambitieux et crédule, dont parle Rabelais.

(7) Roi d'Épire, que Plutarque nous dépeint comme un ambitieux un peu visionnaire.

(8) LA FONTAINE Fables.

(9) LA FONTAINE. Contes.

Certains *animaux malfaisans* pourront trouver ce conte un peu leste. Mais, par bonheur, il est encore des personnes qui ont assez de sévérité pour la chose, pour ne pas craindre d'avoir de l'indulgence pour le mot.

(10) Cri pour arrêter un criminel.

(11) Savant dans les lois.

(12) LA FONTAINE. Fables.

(13) Personnage niais, dont parle Rabelais.

(14) Faiseurs de miracles.

(15) PIRON. Œuvres.

Alexis Piron, né à Dijon en 1689, et mort à Paris en 1773, est l'auteur d'une excellente comédie intitulée : *la Métromanie*, qui est incontestablement une des meilleures pièces de notre théâtre après les chefs-d'œuvre de Molière. Cependant, à l'exception de cette même Métromanie, de quelques Contes pleins de verve et de gaieté quoique inférieurs à ceux de La Fontaine, d'une bonne Ode, et de quelques Épigrammes dont deux ou trois méritent d'être placées à côté des meilleures de Rousseau; Piron n'a guères que la réputation du premier diseur de bons mots que nous ayons jamais eu; mais aussi sous ce rapport il a une telle supériorité, que Fontenelle lui-même, tout spirituel qu'il est, ne saurait lui être comparé.

(16) LA FONTAINE. Fables.

(17) Madame de SÉVIGNÉ. Lettres.

(18) Petite rivière qui passe à Vaux.

(19) LA FONTAINE. Œuvres diverses.

(20) Madame de SÉVIGNÉ. Lettres.

(21) DELILLE. dans l'Homme des Champs.

(22) Madame de SÉVIGNÉ. Lettres.

(23) Londres.

(24) Château de la couronne dont les promenades sont contigues à celles de Hyde-Park, et grand bourg très-peuplé, à une demi-lieue de Londres.

(25) Ils ne reviendront plus ces temps où sur le cri de ralliement : Dieu! ...., l'État! .... le Monarque! .... nos plus habiles écrivains et nos meilleurs poëtes étaient obligés d'aller expier dans l'exil, le crime d'avoir donné de l'ombrage à la médiocrité. La révolution a obligé les Rois à être Rois; tout le monde y a gagné, et les coups de plume ne s'adressent plus qu'aux x. y. z. et aux *anti-gallo-manistes*.

(26) VOLTAIRE. Correspondance.

(27) VOLTAIRE. Comédie de l'*Indiscret*.

(28) Voyez, page 110, le petit morceau intitulé SONGE.

(29) Quelque critique anti-philosophe ne laissera pas échapper l'occasion de faire remarquer que l'attachement qui existait entre Voltaire et Frédéric II, a bien changé par la suite; et, au lieu de faire ici l'application d'un mot célèbre : « Que quand il y a une dispute entre un fort et un faible, » il y a dix contre un à parier que c'est le fort qui a tort », mon épluchеur ne manquera pas de se ranger du côté de Frédéric, sans réfléchir que s'il n'y a point de raison au monde qui puisse autoriser à manquer de fidélité à son souverain, il n'y en a point non plus qui oblige de souffrir les dédains d'un prince étranger à qui on a sacrifié parens,

maîtresse, amis, et jusqu'à l'air natal. Mais aussi de quoi Frédéric II allait-il s'aviser de dire à Voltaire qu'il regardait les savans comme une orange, dont on exprime le jus, et dont on jete l'écorce. Si le premier était le Frédéric II de la politique, l'autre était le Frédéric II de la littérature; et, chacun dans leur genre, l'un est aussi rare que l'autre. Un grand monarque de nos jours n'a pas cru qu'il fût indigne du chef du premier empire du monde d'aller visiter chez lui, et de découvrir son auguste tête devant le premier des peintres; et tels étaient aussi les sentimens d'Alexandre envers Aristote et Apelle; et il n'y a que des flatteurs et des X. qui puissent trouver mauvais des hommages qu'ils ne doivent jamais mériter. Les vrais grands ne dérogent jamais. Aussi devons nous à la gloire de Frédéric II de dire que ce grand Roi eut par la suite le courage de vaincre son amour-propre, et la magnanimité de composer lui-même l'éloge de l'homme illustre dont il avait été le disciple et l'ami.

(30) VOLTAIRE. Contes, Satires, et Poésies mêlées.

(31) VOLTAIRE. Épîtres, Stances, et Odes

(32) VOLTAIRE. Contes, Satires, et Poésies mêlées.

(33) BEAUMARCHAIS. Mariage de Figaro.

(34) VOLTAIRE. Épîtres, Stances et Odes.

(35) Dans une épître à François Ier., Marot raconte de la manière suivante, comment il a été volé par son domestique.

(36) MAROT. Œuvres.

Clément Marot, né à Cahors en 1495, mourut à Turin en 1544. Nous lui devons cette espèce de style qui en permettant de retrancher les articles et les pronoms, donne à la phrase ce tour ingénu qu'on a depuis appellé Marotisme.

Pour peu qu'on soit fait à certaines inversions qui ne sont pas admises dans le style sérieux, et à quelques constructions qui ont vieilli, on lit avec le plus grand plaisir les poésies de Marot, dont voici un échantillon.

Puisque de vous je n'ai autre visage,
Je m'en vais rendre hermite en un désert

Pour prier Dieu, si un autre vous sert;
Qu'ainsi que moi, en votre honneur soit sage.
Adieu amour, adieu gentil corsage.
Adieu ce teint, adieu ces friands yeux.
Je n'ai pas eu de vous grand avantage,
Un moins aimant aura peut-être mieux.

Cette tournure sentimentale et ces grâces ingénues, qui donnent tant de charme au style, ont mérité à Marot l'honneur d'être le premier modèle de ce genre naïf que La Fontaine a ensuite porté à une perfection inimitable.

Nous avons de Marot : des Épîtres qui prouvent qu'il connaissait parfaitement le ton du genre épistolaire ; des Épigrammes qui, même de nos jours, sont encore réputées des vrais modèles ; des Élégies, des Balladès, et des Sonnets.

(37) VOLTAIRE. Épîtres, Stances, et Odes.

(38) VOLTAIRE. Poëmes, et Discours en vers.

(39) SAINT-LAMBERT. Poëme des *Saisons*.

(40) J. B. ROUSSEAU. Œuvres.

(41) BOUFFLERS. Œuvres diverses.

Le chevalier de Boufflers a obtenu dans notre littérature une place des plus distinguées par ce genre d'écrits aimables qui ont rendu si célèbres les noms des Chaulieu, des La Fare, des Voltaire, des Bernard, des Parny, et d'un grand nombre d'autres auteurs qui, sur les traces de ces charmans Épicuriens, ont chanté tour-à-tour les plaisirs de la table, de l'oisiveté et de la volupté, dans une infinité de pièces fugitives et de chansons, où le badinage le plus fin, la légèreté et la gaieté développent si bien le caractère jovial de la nation française.

Le charmant Conte d'*Aline* est gravé dans la mémoire de tous les hommes de goût, et les Lettres, et les Poésies diverses du chevalier de Boufflers rappellent, à chaque instant, cette plaisanterie spirituelle, cette élégance, et ce *bon ton* de la société dont beaucoup de nos jeunes gens feraient fort bien d'étudier les modèles.

(42) CHAULIEU. Œuvres.

(43) L'auteur parle de Sixte V.

(44) VOLTAIRE. Henriade

(45) BOILEAU. Lutrin.

(46) VOLTAIRE. Henriade.

(47) CORNEILLE. dans l'Opéra de *Psyché* qu'il fit en commun avec Molière.

(48) QUINAULT. Opéra de *Persée*.

Malgré tout ce que peut dire Laharpe, et même malgré l'autorité de Voltaire, je ne saurais m'empêcher de trouver Quinault au-dessous de la réputation qu'on a essayé de lui faire de nos jours; et quoiqu'on ne puisse raisonnablement refuser au père de la tragédie lyrique, des beautés de détails, et une pureté de style qui approche quelquefois de celle de nos grands classiques, les opéras de Quinault me paraissent assez fades. Et là-dessus, je crois que l'autorité de Boileau, de Racine, de Rousseau et de La Bruyère, vaut bien celle des deux écrivains célèbres que j'ai cités.

Au reste, parmi les opéras de Quinault, Armide, Atys, Persée, Proserpine, Isis et Alceste sont incontestablement les meilleurs. Quant à ses autres productions elles ne méritent guères qu'on en fasse mention.

(49) VOLTAIRE. Contes, Satires, et Poésies mêlées.

(50) VOLTAIRE. Contes, Satires, et Poésies mêlées.

(51) J. B. BOUSSEAU. Œuvres.

(52) PARNY. Œuvres diverses.

(53) PIRON. Œuvres complètes.

(54) VOLTAIRE. Œuvres.

(55) Le Cardinal de BERNIS.

Le Cardinal de Bernis qu'un esprit plein de délicatesse, le meilleur ton de la société, et l'intimitié de Madame de Pompadour élevèrent d'un simple canonicat, au cardinalat et au ministère, est moins connu par ses productions lit-

téraires assez médiocres, que par cette malheureuse alliance avec l'Autriche, qui détruisit en un instant le chef-d'œuvre de la politique de Richelieu, et dont le premier fruit fut le mariage de Louis XVI, alors Dauphin, avec la fille de Marie-Thérèse; et le résultat définitif, la révolution française qui a donné à la France des gouvernans d'une toute autre espèce. D'ailleurs, le favori de la favorite, quoique certainement très-aimable dans l'entretien familier, ne saurait être cité pour modèle que dans la bagatelle. Ses ouvrages sont, à la vérité tellement remplis de fleurs que Voltaire l'appellait *Babet la Bouquetière*, mais son style est si recherché, que souvent il en devient précieux.

(56) VOLTAIRE. Contes, Satires, et Poésies mêlées.

(57) Ce Quatrain est de M. SAINT-AULAIRE, alors âgé de 98 ans, et que Madame la Duchesse du Maine appellait son Apollon.

(58) BERNARD. Œuvres.

Il n'est guères de personnes qui ne connaissent le *Gentil* Bernard. Cet aimable rival d'Ovide, dont bien des gens de goût préfèrent l'Art d'Aimer à celui du poëte romain, nous a laissé en outre quelques pièces fugitives et entre autres la charmante Épître à Claudine, dans laquelle on trouve toute la finesse et toute l'élégance de ce genre d'écrits dont Chaulieu fut le premier modèle. Après avoir parsemé son Art d'Aimer des tableaux les plus charmans de la volupté, Bernard nous donne dans son opéra de Castor et Pollux, qui vaut bien ceux de Quinault, un vrai modèle de poésie tendre, où l'intérêt est aussi vif que les sentimens y sont délicats et naturels.

(59) LAHARPE. Almanch des Muses.

Jean-François de Laharpe, né à Paris le 20 Novembre 1739, et mort dans la même ville le 12 Février 1803, est auteur d'un excellent Cours de Littérature qui lui a mérité la réputation d'être un des littérateurs les plus distingués du 18.e siècle. Cependant, malgré les qualités recommandables de cet ouvrage, le meilleur qui existe jusqu'à présent dans ce genre, je crois qu'on a porté la louange jusqu'à l'em-

phase lorsqu'on a donné à Laharpe le nom de Quintilien Français. Outre que son *Lycée* est bien plus destiné à la censure qu'à l'enseignement, il s'en faut de beaucoup que l'auteur de Warwick, de Coriolan, et de Philoctète, occupe parmi les tragiques, le rang que Quintilien occupe parmi les maîtres dans l'art oratoire; et, s'il est vrai que la bonne critique ne saurait être comparée aux bons préceptes, l'écrivain Français est, par le genre seul, au-dessous de l'écrivain Romain. D'ailleurs, quoique fort peu d'auteurs sachent aussi bien que Laharpe faire valoir les beautés ou indiquer les défauts d'un ouvrage de simple littérature, je doute qu'il réussisse aussi bien à établir de bons principes de goût dans les ouvrages d'un genre plus relevé; et je ne m'accoutumerai jamais à regarder comme l'égal de Quintilien, l'auteur qui indique quelque part le *Petit Carême* de Massillon comme le meilleur ouvrage de *Politique* à l'usage des Rois. Notre critique en voulait probablement à Montesquieu. Il faut en convenir, toutes les fois qu'un ouvrage sent la Philosophie ou le Philosophe, Laharpe perd la tramontane. Dans tout le reste, quoiqu'on puisse quelquefois lui reprocher un peu de partialité et même quelques contradictions, il redevient le digne élève de Voltaire, et c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un homme de goût. Au reste, son *Cours de Littérature*, trop volumineux pour les gens du monde, plein de lacunes très-remarquables, et assez défectueux en fait de littérature étrangère, n'en doit pas moins être le premier livre classique de tout ceux qui se destinent à la carrière des lettres.

Nous avons du savant rival de Blair différentes pièces de théâtre, et entre autres, Philoctète, Mélanie, et Warwick, qu'on peut encore lire avec plaisir après celles de nos grands classiques; plusieurs Discours couronnés par l'Académie, et dont quelques-uns en effet méritaient une couronne; des Épîtres; des Traductions; et quelques autres ouvrages qu'on ne saurait mettre au rang des modèles.

(60) ANONYME.

(61) FLORIAN. Roman d'*Estellé*.

Jean-Pierre-Claris de Florian, capitaine de dragons, et membre de l'Académie française, est auteur de quelques

Comédies et de plusieurs Romans parmi lesquels on distingue le charmant roman pastoral d'*Estelle*, si renommé par la candeur, l'ingénuité et l'élégance avec lesquelles Florian y dépeint les mœurs douces des bergers et des bergères des Cevennes, et les plaisirs de la vie champêtre. Nous avons en outre de cet estimable auteur un recueil de Fables dans lesquelles on retrouve la touche naïve, et sur-tout l'excellente morale de La Fontaine. Quoique *Galathée*, *Gonzalve de Cordoue*, ni même *Numa Pompilius* ne nous offrent aucun de ces traits vigoureux et de ces beautés mâles réservés aux grands sujets, Florian n'en est pas moins un modèle de style clair et mélodieux, et de cette pureté de diction qu'on ne puise que dans la bonne compagnie.

Doué lui-même de ce caractère doux, et de cette ame tendre, compatissante et délicate dont on retrouve les traces dans toutes ses productions, les ouvrages de cet aimable jeune homme feront à jamais les délices de toutes les personnes sensibles.

(62) En parlant d'Odes, on donne, en passant, comme Fontenelle, son suffrage à celle de Piron; mais on ne peut se dispenser d'en citer une de Lefranc de Pompignan dans laquelle on trouve deux strophes de la plus grande beauté. Cette ode à pour titre *la Mort de Rousseau*, et l'auteur débute en ces termes:

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Hèbre effrayé, dans son onde,
Reçut ses membres dispersés :
Le Thrace, errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs;
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent,
Le lion répandit des pleurs.

Voilà cependant ce qu'Apostolo Zeno appelle de la *prose rimée*. Et cet homme-là jouissait encore il n'y a pas longtemps de la réputation de premier critique de l'Italie. Qu'on nous vante encore l'oreille de certaines gens : on ferait beaucoup mieux de nous vanter leurs oreilles.

Voici maintenant l'autre strophe de la même ode où l'auteur peint l'inutilité des efforts de la médiocrité pour offusquer le génie.

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitans des déserts,
Insulter par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'Univers.
Cris impuissans! fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrens de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Cette strophe contient la plus grande idée et la plus belle image qui existe dans aucune littérature.

(63) J. B. ROUSSEAU. Œuvres.

Cette Cantate est un des plus beaux morceaux de poésie de notre langue.

(64) VOLTAIRE. Épîtres, Stances, et Odes.

(65) LE BRUN.

En citant ce fameux quatrain, nous regrettons que la publication des Œuvres de Le Brun, annoncée depuis si long-temps, ne nous ait pas mis à même d'insérer ici d'autres morceaux de ce nouvel émule de Pindare, dont le nom est déjà célèbre, depuis plus de trente ans, par une quantité de belles Odes que nous nous rappellons d'avoir vues entre les mains des amateurs, et par plus de cinq cents Épigrammes qu'on assure être des chefs-d'œuvre.

(66) Fameux chantre du Pont-Neuf.

(67) Auteur qui a écrit contre le Poëme de la Pucelle de Chapelain.

(68) Nicolas Feuillet, chanoine de Saint-Cloud, prédicateur fort outré dans ses sermons.

(69) Allusion à une ode de Du Perrier.

(70) BOILEAU. Œuvres.

(71) BOILEAU. Œuvres.

(72) BOILEAU. Œuvres.

(73) ROUSSEAU. Œuvres.

(74) Madame DESHOULIÈRES. Œuvres.

Madame Deshoulières est justement célèbre par ses Idylles, qui valent mieux que celles de Segrais, de Racan et de Fontenelle. Cependant, quoiqu'elles soient toutes également remplies de réflexions tendres et touchantes sur les vicissitudes de la vie humaine, peintes avec la plus grande sensibilité et avec la plus douce mélancolie, celles des Moutons, des Oiseaux, et de l'Hiver sont incontestablement les meilleures. Quant aux autres ouvrages de Madame Deshoulières il n'y a guères que ses vers à M. Caze, et quelques Moralités, qui méritent d'être cités.

On regrette que Madame Deshoulières, d'ailleurs si intéressante, ait fait contre Racine des vers qui prouvent qu'on peut avoir beaucoup d'esprit et ne pas avoir de goût. Au reste, toute la vengeance qu'en tira le Parnasse français fut de la renvoyer à ses Moutons, à côté desquels elle n'a point de rivaux.

(75) Madame Deshoulières parle à ses enfans, et implore pour eux les bontés du Roi.

(76) Madame DESHOULIÈRES. Œuvres.

(77) Messieurs les hellénistes peuvent en toute sûreté comparer ce morceau avec l'ode Εἰς Ρόδην; nous osons assurer que Bernard est ici au moins l'égal d'Anacréon.

N. B. Si cet ouvrage obtient les suffrages du Public, nous nous proposons de donner, dans un volume à part, les Politiques, les Orateurs sacrés, les Moralistes et les Orateurs profanes. Napoléon Ier., Montesquieu, Raynal, Mably, Condorcet, Syeyes, Mirabeau, Talleyrand, Fontanes, Bossuet, Fénélon, Massillon, Fléchier, Bourdaloue, Maury, Racine, J. B. Rousseau, Racine fils, Montaigne, Pascal, La Bruyère, Nicole, Charron, La Rochefoucauld, Vauvenargues, D'Aguesseau, Cochin, Lally-Tollendal, Beaumarchais, Servan, Bergasse, etc., nous fourniront aisément des modèles de style dignes de la plus haute admiration, et nous terminerons le volume par le Rapport de Chénier sur l'état actuel de notre littérature.

TABLE

DES MORCEAUX

CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME

DU

STYLE FRANÇAIS.

Le Chêne et le Roseau. Fable, Page 1
La Courtisanne amoureuse. Conte, 2
La Laitière et le Pot au Lait. Fable, 15
Le Diable de Papefiguière. Conte, 17
Les Animaux malades de la Peste. Fable, 24
Le Requin. Conte, 27
Les deux Pigeons. Fable, 32
Lettre à M. de Coulanges. (Le Mariage de Mademoiselle), 36
Élégie sur la disgrace de M. Fouquet, 38
Lettre à Madame de Grignan. (L'Archevêque de Rheims), 41
Description de la chasse du Cerf, 42
Lettre à Madame de Grignan. (La Mort de Turenne), 45
Description des environs de Londres, 50
Lettre de Voltaire à Frédéric II, 52

Le Mariage, pag. 54
Lettre de Frédéric II à Voltaire, 56
Le Mondain, 58
Stances au Roi de Prusse, pour en obtenir la grâce d'un Français détenu depuis long-temps dans les prisons de Spandau, 63
Défense du Mondain, ou l'apologie du luxe, 64
Figaro, ou le drôle de garçon, 69
A Madame Denis. (La vie de Paris et de Versailles), 75
Épitre de Marot à François I.er, 81
A Madame Denis (sur l'Agriculture), 86
Jean qui pleure et qui rit, 91
L'Orage, 94
Les Forges de Lemnos, 95
Le Cœur, 98
Déclaration d'amour, 100
La Politique, 101
La Mollesse, 102
Le Fanatisme, 104
La Jalousie, 105
Monologue de Méduse, 106
La Vanité, 107
Songe, 110
Petits auteurs d'un fort mauvais journal, etc., 111
Demain, *Ibid.*
Certain cafard, fameux par cent libelles, etc., 112

Au nom du Pinde et de Cythère, etc., *pag.* 113
L'Amour est un enfant mon maître, etc., *Ibid.*
Une étrenne frivole à la docte Uranie, 114
La Divinité qui s'amuse, etc., *Ibid.*
Jupiter, prête moi ta foudre, etc., *Ibid.*
O ma tendre Musette! etc., 116
Non, non, Doris, ne pense pas, etc., 117
Ah! s'il est dans votre Village, etc., 119
Ode au Comte Du Luc, 120
Circé. Cantate, 128
Ode sur la mort de Madame la Princesse de Bareith, 131
Sur la mort de M. de Voltaire, 138
A mon Esprit. Satire, *Ibid.*
Épître à M. de Lamoignon, 151
Le Repas. Satire, 158
Depuis trente ans un avocat Normand, etc., 167
Les Moutons, 168
Allégorie, 170
La Rose, 173

ERRATA.

Pag.	lign.		*lisez*
20	25	ne s'occupe	ne m'occupe.
21	2	la manant	le manant.
34	4	la pigeon	le pigeon.
38	17	au bords	aux bords.
46	12	il ne pouvaient	ils ne pouvaient.
53	14	possesion	possession.
59	19	il leur manquaient	il leur manquait.
72	5	ces sottises	les sottises.
103	11	sons honte	sans honte.
104	21	demande	demanda.
112	4	épouventail	épouvantail.
152	24	tout de	tout ce
153	17	dernies	derniers.
154	11	ont-il	ont-ils.

OCT 4 - 1935